

Maître Morihei UESHIBA (1883-1969)

Morihei UESHIBA (...) quatrième, et unique garçon, d'une famille de cinq enfants est né le 14 décembre 1883 (16 novembre sur l'ancien calendrier lunaire japonais) dans la petite ville féodale de Tanabe au Japon. Située à quelque trois cent vingt kilomètres au sud d'Osaka, ce petit village de pêcheurs est nichée au pied des montagnes de Kumano, sur la côte de la province de Kii (actuellement préfecture de Wakayama), aux abords de la mer intérieure du Japon. Kumano est la "terre sainte" du Japon, lieu sacré où les dieux shintos descendirent sur terre ; la croyance veut y cacher les portes ouvrant sur le monde de pureté du Amida Bouddha. Tout le district de Kumano est vénéré comme une "montagne mandala" et accueille depuis des siècles ascètes, faiseurs de prodiges et sages. Dès sa naissance, Morihei fut donc baigné dans une atmosphère empreinte de surnaturel, de mystère et de sacré.

Déjà parents de trois filles, les parents de Morihei furent transportés par la naissance de leur premier garçon, le considérant comme un présent des dieux de Kumano qui avaient finalement répondu à leurs ferventes prières en leur accordant un fils (les parents de Morihei eurent après lui une autre fille).

Son père Yoroku UESHIBA est conseiller municipal et propriétaire d'une exploitation (de 180 ares). Ce fermier aisé, descend d'une lignée de samourais, dont le dernier est le grand-père de Morihei UESHIBA, Kichiemon UESHIBA. Celui-ci avait transmis à son fils les secrets de l'Aïoï ryū (< Puissances associées >). Rien d'étonnant donc à ce que Yoroku oriente son fils vers l'étude des arts martiaux, d'autant plus que le jeune Morihei, se révèle avoir une santé fragile. Son père l'encouragea donc à pratiquer des activités physiques telles que la natation, de longues marches à pieds, du sumo... Yoroku UESHIBA suivit avec une attention toute particulière l'éducation de son fils, à qui il donna le nom prémonitoire de "Morihei", qui peut se traduire "Grande Moisson de Paix".

Sa mère Yuki ITOKAWA, est originaire d'une famille de propriétaires terriens de descendance noble (parente éloignée du clan Takeda, une des plus illustres familles de samourais). C'est une femme pieuse et cultivée, elle manifeste un grand intérêt pour la calligraphie, la littérature et la religion. Par sa mère, Morihei s'ouvrira ainsi à la littérature et aux beaux-arts.

Apparemment, Morihei était né prématurément et il fut longtemps un enfant frêle et de santé fragile. Ses parents et ses sœurs prirent le plus grand soin de lui et il finit par devenir un adolescent robuste, suivant les traces de la vigoureuse lignée des UESHIBA. Morihei passa la plus grande partie de son enfance hors de la maison. À quatre heures, chaque matin, il accompagnait sa mère qui faisait ses dévotions dans les sanctuaires du voisinage. Dès le printemps et pendant l'été, Morihei pêchait et nageait dans la baie. À l'automne et pendant l'hiver, il partait en randonnée dans la montagne.

À l'âge de six ans, Morihei fut envoyé à l'école dans un temple bouddhiste shingon voisin (shingon : littéralement < la Vraie Parole >, l'approche du bouddhisme par le bouddhisme shingon est qualifiée d'ésotérique). Il apprend à lire avec le moine bouddhiste Fujimoto MITSUJO. Bien que les classiques hermétiques du confucianisme l'ennuyassent profondément, il se laissait captiver par les rituels élaborés, les chants mystiques, les exercices de visualisation et les techniques de méditation du bouddhisme shingon.

ésotérique. Le moine Kobo-Daishi (plus connu sous le nom de < Kukai >), fondateur du Bouddhisme shingon au IX^{ème} siècle, éminent personnage doté de pouvoirs miraculeux, exerce une véritable fascination sur le jeune Morihei. On raconte que ce moine était capable de peindre quatre murs simultanément preuve d'une excellente coordination du corps et de l'esprit... Il est aussi très tôt influencé par Nasu TASABURO, son maître d'école, qui devint plus tard une personnalité religieuse. Morihei éprouvait également un intérêt insatiable pour les sciences exotériques, dévorant quantité de livres de mathématiques, de chimie et de physique.

A dix ans, Morihei aborda le Bouddhisme Zen au temple Homanji. Parallèlement, il continue à pratiquer les exercices que lui suggère son père. Cependant, ce jeune homme solide ne se satisfait pas de ses progrès. Une expérience le laisse particulièrement perplexe quant à sa capacité à appliquer ce qu'il a appris. Morihei a raconté bien plus tard cet épisode de son enfance.

Alors que toute la famille dormait, des brigands s'étaient introduits dans la maison. Un bruit éveilla l'attention de son père. Son sang ne fit qu'un tour, il se leva, saisit un bâton et se lança à leur poursuite. Effrayés, les brigands s'enfuirent aussitôt. Ce souvenir laissa un goût amer au jeune Morihei, qui se rappelle son sentiment d'impuissance : < J'aurais voulu aider mon père. Je ne savais pas quoi faire... >

En grandissant, Morihei prit conscience de la puissance potentielle de son corps. Adolescent, il décida d'endurcir sa peau en se plongeant chaque matin dans de grands baquets d'eau et en demandant à ses amis de le bombarder de châtaignes à l'écorce couverte de piquants. Morihei, toujours soucieux d'accroître sa force et sa résistance, travailla sur des bateaux de pêche où il eut l'occasion de harponner de gros poissons, de relever de lourds filets et d'affronter au bras de fer de vigoureux pêcheurs encore à la fleur de l'âge. Morihei travailla également sur les docks, où il gagna quatre fois le salaire normal en soulevant de lourdes charges de bois. À chaque tournoi de sumo, Morihei était le premier inscrit, et sortait le plus souvent vainqueur. Il était très fier du nombre de pilons qu'il fracassait lors des concours de gâteaux de riz organisés dans les villages. Pour renforcer ses jambes, Morihei portait sur son dos les pèlerins malades ou âgés ; les transportant jusqu'au grand sanctuaire de Kumano, distant d'environ quatre-vingts kilomètres. Morihei voulait devenir fort, assez fort pour combattre les brutes payées par les rivaux politiques de son père pour le harceler, assez fort pour vaincre quiconque le défierait.

Cette période d'entraînement physique intensif ne fit pas vaciller la foi de Morihei en la valeur spirituelle de la religion traditionnelle. Il continua à chanter les mantras shingon qu'il avait appris enfant et à suivre les rituels de purification dans l'eau de l'océan ou sous celle des cascades. L'un des épisodes les plus marquants de son adolescence fut le pèlerinage qu'il fit avec sa mère vers les trente-trois haut-lieux saints du Japon occidental.

En 1896, alors âgé de treize ans, Morihei fut inscrit à Tanabe dans une école secondaire nouvellement ouverte, mais il ne lui fallut pas plus d'une année pour convaincre ses parents de l'en retirer. Morihei était trop impatient pour suivre un cursus normal et ne supportait pas de rester enfermé. Il choisit de s'inscrire dans une académie de soroban (boulifier servant aux calculs). Doté d'une vive intelligence et d'une grande dextérité, moins d'un an lui fut nécessaire pour devenir l'assistant du professeur.

En 1901, diplômé de l'académie après de brillantes études en physique et en mathématiques,

Morihei fut engagé comme vérificateur aux comptes a l'hôtel des impôts de Tanabe. La qualité de son travail lui valut bientôt une proposition de mutation au bureau central de Tokyo. Morihei ne voulait pas passer le reste de sa vie a jouer les "gratte-papier" ; aussi non seulement refusa-t-il la proposition mais quitta bientôt son travail. Il défendit ensuite la cause des petits pecheurs qui éprouvaient les plus grandes difficultés depuis qu'une nouvelle loi réglementant l'industrie de la peche avait été promulguée. Quelques riches courtiers et autres fonctionnaires corrompus faisaient usage de la loi pour étouffer la concurrence. Indigné, Morihei, dans la ferveur de ses dix-sept ans, se servit de ses connaissances en matiere d'impôts pour défendre ses voisins. Il les protégea aussi des menaces de représailles physiques.

Bien que fort honorable, l'activisme de Morihei causa beaucoup de soucis a son pere. Yoroku conseilla bientôt a son fils de trouver une occupation plus appropriée et lui proposa de le soutenir financièrement pour ouvrir un commerce a Tokyo. En 1902, Morihei, âgé de dix-neuf ans, partit pour la capitale. Conseillé par des parents aisés, il loua alors un petit local, et ouvra un petit commerce librairie-papeterie sous l'enseigne < Ueshiba Shokai > (la Compagnie Ueshiba) dans le quartier populaire de Asakuza. Sa clientele était principalement étudiante, et son petit commerce devint bientôt prospere. Pendant ce premier séjour a Tokyo, il semble que Morihei s'intéressa de plus en plus aux Budo. Il passa ses soirées a étudier les anciennes techniques de Ju Jitsu de l'ecole Kito, et pratique en particulier, grâce a une recommandation de son pere, le Tenshin Shinto ryu Jujutsu, sous la direction du Maître Tokusaburo TOZAWA, ainsi que l'art du sabre (Ken Jutsu) du Shinkage Yagyū ryū et du maniement de la lance (Yari Jutsu) du Hozoin ryū. Morihei UESHIBA subit également les influences du Yoshin ryū et du Shin no Shindo ryū. Malgré son succes initial, Morihei n'avait pas l'âme d'un commerçant et la vie en ville nuisait a sa santé. Il contracta un béri-béri et des la fin de l'année, laissa tout a ses employés et rentra a Tanabe les mains vides. Peu de temps apres une période de convalescence, Morihei épousa Hatsu ITOKAWA (née en 1881), une parente éloignée et amie d'enfance.

Intoxiqué par la victoire sur la Chine, le peuple japonais supporta avec enthousiasme la militarisation de la nation. Alors que la rivalité entre le Japon et la Chine s'exacerbait sur le continent, la menace d'une nouvelle guerre devint imminente. En 1903, Morihei fut parmi les milliers de recrues appelées pour grossir les rangs des forces de réserve de la nation.

Morihei attendait avec impatience d'être confronté a la vie militaire. Pourtant, lors de son premier contrôle d'incorporation, il fut exempté n'ayant pas la taille requise (1m53 au lieu des 1m54 exigés). Mortifié, il n'entend pas en rester la, allant jusqu'a attacher de lourdes masses a ses jambes et se suspendre aux arbres pendant de longues heures dans le but d'étirer sa colonne vertébrale et de gagner le centimetre qui lui manquait. A son grand soulagement, l'année suivante, il subit les tests physiques avec succes et fut affecté au 61eme régiment d'infanterie stationné a Osaka.

Mitsujo Fujimoto, maître de bouddhisme shingon de Morihei, conduisit une cérémonie du feu pour son élève avant son départ pour Osaka. Ce fut pour Morihei la premiere d'une longue série d'expériences mystiques :

"Pendant la cérémonie, je sentis mon ange gardien prendre place au plus profond de mon être et je sus qu'il me protégerait ou que je sois."

Mitsujo remit a Morihei un certificat (certificat semblable au inka que les maîtres de zen

donnent a leurs disciples lorsqu'ils atteignent le satori, l'illumination) "attestant de son accomplissement".

Pourvu d'un esprit de compétition exacerbé et mu par la volonté de compenser sa petite taille, Morihei se montra excellent en camp d'entraînement. Extraordinairement véloce, Morihei finissait toujours en tete des marches forcées ; et cela, malgré la charge supplémentaire occasionnée par les havresacs dont il débarrassait les traînants. Au cours des quelque quarante kilometres parcourus, meme les officiers a cheval avaient du mal a se maintenir a son allure. Morihei travaillait avec obstination a accroître sa force physique et surprenait les officiers en soulevant d'une seule main de lourds canons, écrasant un bambou entre ses mains, pliant des barres de fer a mains nues ou en soulevant de gros rochers. Morihei devint rapidement le champion de sumo du camp et un expert au maniement de la baïonnette (Juken Jutsu). Pendant sa préparation militaire, Morihei fut initié aux sciences militaires occidentales et notamment a l'usage des armes a feu.

Morihei utilisa sa tete, dans le sens littéral, pour se faire un nom dans l'année. Pendant des années, il avait endurci son front en le frappant une centaine de fois par jour contre un bloc de pierre (une technique d'entraînement courante chez les champions de sumo). Les officiers de l'ancienne armée japonaise étaient connus pour punir leurs subalternes a la moindre infraction, quelle soit réelle ou imaginaire, en leur assenant de violents coups sur la tete. Plus d'un officier irascible se brisa les os sur le crâne dur comme le roc (Cinquante ans plus tard, lors d'une démonstration, Morihei reçut un coup de sabre de bois, frappé a toute volée et malgré le bruit sourd de l'impact, les observateurs furent étonnés de voir de Fondateur se rire du coup et déclarer : "Rien ne peut briser cette vieille tete de pierre".) de Morihei, et les énormes brutes qui s'attaquaient au minuscule soldat se retrouvaient souvent a terre, inconscientes, apres avoir essuyé un de ses fameux "coup de boule". Les prouesses de la machine de combat qu'était devenu Morihei soulevaient l'admiration. Mais on le regardait d'une drôle de façon lorsqu'il refusait l'un des passe-temps favoris de l'armée : les visites aux maisons de tolérance.



O Sensei 1903-1906

Pendant ses permissions, Morihei s'inscrivit au dojo de Masakatsu Nakai a Sakai, dans la périphérie d'Osaka, ou il s'initia au jujutsu de la Goto-ha Yagyu Shingan ryu, ainsi qu'au sabre et a la lance de combat. Pour la première fois, Morihei étudia de façon systématique un art martial de la tradition classique ; il apprit a manier le sabre, la lance et le jo comme un expert et associa bientôt le maniement des armes aux techniques de corps.

En février 1904, la guerre russo-japonaise, longtemps attendue, finit par éclater lorsque la marine japonaise attaqua la flotte russe prise au piège a Port Arthur. Morihei demeura dans la réserve alors meme que son régiment était appelé. Ayant insisté pour etre envoyé au front, Morihei fut affecté a un régiment partant pour la Mandchourie. La part que Morihei prit a l'action n'est pas vainement claire car a son insu, son pere avait écrit aux autorités

militaires pour demander que le garçon soit préservé de tout danger. Il fut donc affecté à la police militaire, loin du front. Morihei eut néanmoins quelques expériences relativement pénibles avec des bandits de grands chemins, au cours desquelles il essuya ses premiers coups de feu.

À l'issue de la guerre russo-japonaise en 1905, Morihei porte le grade de sergent. Ses supérieurs furent nombreux à conseiller une carrière militaire à ce soldat enthousiaste et naïf, lui proposant de parrainer sa candidature à l'école militaire afin qu'il devienne officier. Mais Yoroku ne souhaitait pas avoir son unique héritier s'engager dans cette voie, et Morihei lui-même avait été troublé par ce qu'il avait vécu sur les champs de bataille : la stratégie japonaise consistait principalement à envoyer des lignes de soldats charger par vagues successives, ce qui impliquait inévitablement de lourdes et inutiles pertes en hommes. De nombreuses années plus tard, en 1962, Morihei affirma dans une interview :

< J'aimais être dans l'armée mais je ressentais intuitivement que la guerre n'était pas la solution au conflit. La guerre s'accompagne toujours de mort et de destruction et ne peut en aucun cas être une bonne chose. >

Une telle attitude était rare à l'époque car en battant la Russie, le Japon enregistrait une nouvelle victoire sur un pays beaucoup plus puissant - il s'agissait cette fois d'une puissance occidentale - et une poussée d'euphorie militariste s'abattit sur toute la nation. Avoir le suprême honneur de servir dans l'armée en tant qu'officier était le souhait le plus cher de plus d'un homme jeune et entreprenant.

Morihei refusa néanmoins ce privilège et retourna à Tanabe en 1906 pour reprendre la vie civile. Morihei partage alors son temps entre la ferme familiale et une association pour la jeunesse. Les années qui suivirent furent très pénibles pour lui. Il était tourmenté par des questions d'ordre spirituel ; il disparaissait des jours entiers, s'enfermant dans sa chambre pour jeuner, prier à haute voix, invoquer des kami ou se cachant dans les montagnes pour s'entraîner au sabre des heures durant. Il pratique les techniques qu'il a étudiées dans les ryu et met au point des postures, des déplacements et des esquives. Il travaille inlassablement les mouvements de ken et de Yari, usant de ses propres méthodes pour approfondir ce qu'il a appris. Ces périodes solitaires de travail intensif s'inscrivent dans la grande tradition de méditation et de retraite des samourais du passé. Il lui arrivait de se lever soudainement en pleine nuit et de se verser de l'eau glacée sur tout le corps. Il était incapable de communiquer avec sa famille ou ses amis et était sujet à de violents accès d'angoisse, à tel point que sa famille s'inquiétait de son état mental.

Néanmoins, pendant cette période troublée, Morihei continua à pratiquer l'étude du Goto-ha Yagyu ryu. Finalement, il reçut un diplôme d'instructeur (un certificat de transmission : Menkyo Kaiden) de cette école en 1908. Dans la tradition de l'école Yagyu, le contrôle de l'esprit est aussi important que les techniques physiques. Une anecdote, bien connue des pratiquants de la Yagyu ryu, raconte que :

"La cour de Corée offrit un tigre à Iemitsu, le troisième shogun des Tokugawa. Le shogun mit au défi le fameux samourai Yagyu Tajima Munenori de soumettre la bête sauvage. Yagyu accepta immédiatement le défi, entra sans frémir dans la cage et frappa la tête de l'animal rugissant d'un grand coup d'éventail en fer au moment où le tigre s'appretait à bondir. Le tigre se recroquevilla pour trouver refuge dans un coin de la cage. Le maître zen Takuan, qui était aussi présent, réprimanda Yagyu, "ce n'est pas la bonne approche."

Takuan entra alors dans la cage sans arme, cracha dans ses mains, et caressa doucement la gueule et les oreilles du tigre. La bete féroce se calma immédiatement, ronronna et se frotta au moine. Takuan se tourna vers Yagyu et déclara, "un grand coup sur la tete en fera un ennemi a jamais, la persuasion par la douceur en fera un ami pour la vie".

En fait, la puissance mentale - un esprit inflexible et imperturbable - doit toujours prévaloir sur la force brutale.

En 1909, Morihei, alors âgé de vingt-cinq ans, tomba sous l'influence bénéfique d'un érudit du nom de Kumagusu Minakata.

Le dynamique Kumagusu - un homme a la soif insatiable de connaissance et a la foi inébranlable dans l'internationalisme - emplît la tete de Morihei de monts et merveilles et des nombreux challenges que le monde offre a ceux qui ont le courage de les affronter. Il enseigna également a Morihei a refuser l'injustice et a protéger l'environnement.

Soucieux de canaliser l'énergie débordante de son fils, son pere aménage une grange en dojo et fait venir Kiyochi TAGAKI, un jeune instructeur de dix-sept ans venu enseigner le Judo Kodokan aux jeunes de Tanabe. Parallèlement a l'étude du Goto-ha Yagyu ryu, Morihei découvrit certains aspects du Kodokan Judo dans ce dojo que son pere fit construire sur la propriété familiale. Nous sommes en 1911. Morihei étudie le Judo pendant une période de plus d'un an alors qu'il poursuit la pratique du sabre, de la lance et du Jujitsu.

Après la naissance de sa premiere fille, Matsuko, en 1911, les aspirations de Morihei trouverent matiere a s'exprimer. Lorsqu'un ami lui dépeignit les opportunités offertes aux pionniers potentiels dans la zone frontiere de l'Hokkaido, Morihei entreprit un voyage d'inspection dans la lointaine province du Nord. Il rencontra le gouverneur de l'Hokkaido et fit le tour de la grande île. Favorablement impressionné, Morihei pensa que le district de Shirataki, situé dans la partie nord de l'île, conviendrait parfaitement a l'établissement d'une colonie qui pourrait profiter d'une irrigation favorable. De retour a Tanabe, il commença a recruter des pionniers susceptibles de s'établir en Hokkaido. Dans le marasme ou se trouvait l'économie japonaise, l'agriculture et la peche n'offraient que peu de promesse au deuxieme ou troisieme fils des familles de Tanabe. Les jeunes, pour la plupart, avaient déjà émigré a Hawaïi et sur la côte ouest des Etats-Unis. Bientôt, quelque cinquante-deux familles, regroupant quatre-vingt-quatre personnes, s'engagerent dans l'aventure. Les parents fortunés de Morihei apporterent l'argent du voyage et le 29 mars 1912, après deux ans de préparation, le groupe partit vers sa nouvelle terre d'adoption.

Lorsque les émigrants quitterent Tanabe, les fleurs des pommiers voletaient dans la brise chaude du printemps ; quand ils arriverent au pied de la crete de Kitami en Hokkaido, ils furent accueillis par le blizzard. Il fallut un mois a la troupe pour traverser le dangereux défilé couvert de glace et ce n'est que le 20 mai qu'ils atteignirent enfin le lieu prévu pour l'implantation de leur nouvelle communauté. Construire des abris était naturellement la premiere des priorités, mais, quand enfin les maisons furent debout, il était trop tard pour défricher assez de terres et commencer les semences. Ils réussirent a cultiver la terre l'année suivante, mais la récolte fut modeste et pendant les trois premieres années, les pionniers se nourrirent exclusivement de pommes de terre, de légumes sauvages et de poissons pechés dans les ruisseaux du voisinage. Les débuts de la communauté ne se faisaient pas sous de bons auspices et Morihei, en tant qu'initiateur de l'expédition, dut

répondre aux critiques des pionniers mécontents. Parfaitement conscient de ses responsabilités, Morihei travailla jour et nuit pour que l'aventure soit un succès.

En 1915, les récoltes commencèrent à avoir un meilleur rendement et l'exploitation du bois à être plus profitable. Pour promouvoir plus avant l'économie locale, Morihei engagea la colonie dans l'élevage des chevaux et des porcs et le travail de la mine. Il mit en place également les infrastructures de santé, d'hygiène publique et d'éducation. En 1916, un terrible incendie détruisit quatre-vingts pour-cent du village dont la maison de Morihei et tua trois personnes. Le désastre fut un terrible revers, mais Morihei travailla infatigablement pour que tout soit reconstruit. Respecté pour son sens des responsabilités et son efficacité, Morihei fut élu au sein du conseil de village en 1917, et encouragea la construction de la ligne de chemin de fer de l'île d'Hokkaido.

Pendant la première année à Shirataki, en matière d'arts martiaux, l'entraînement de Morihei se résuma à batailler avec d'énormes bûches de bois et à projeter les voleurs de grands chemins qui lui tendaient des embuscades lorsqu'il partait pour ses randonnées en solitaire. Bien que Morihei traitât avec rudesse les criminels de droit commun et les forçats évadés, il avait en revanche de la compassion pour les fugitifs, ouvriers sous contrat - et esclaves de fait, qui avaient été attirés en Hokkaido sous de faux prétextes - en les rachetant ou en payant pour qu'ils soient libérés ; ce qu'il fit pour plusieurs dizaines de ces infortunés.



Village de Shirataki sur l'île d'Hokkaido



O Sensei le < chef de Shirataki >

Pendant les années qu'il passa en Hokkaido, Morihei, qui était alors dans sa trentaine vigoureuse, était obsédé par la force physique et l'endurance. Certain indique qu'il était surnommé le < Chef de Shirataki >. Il pouvait abattre à lui seul jusqu'à cinq cents arbres par an, en se servant d'une hache qui avait été tout spécialement fabriquée pour peser trois fois plus lourd que les haches normales. Il arrachait les souches à mains nues, cassait de grosses branches sur son dos, méditait dehors et continuait à s'asperger quotidiennement d'eau glacée, ce qui n'est pas un moindre exploit dans l'hiver glacial de l'Hokkaido.

Pour finir sur une note plus légère, Morihei eut une brève aventure amoureuse avec une jeune fille de Tanabe au cours des premiers mois en Hokkaido. L'aventure cessa brutalement à l'arrivée de Madame Ueshiba, qui était restée à Wakayama jusqu'à ce qu'un hébergement convenable soit construit à Shirataki.

L'événement le plus important du séjour de Morihei en Hokkaido fut sa rencontre avec Sokaku Takeda (1859-1943), le grand maître redouté du Daito Ryu Jujutsu.

Lors d'un séjour a Engaru en février 1915, Morihei entendit dire que le maître d'un ryu tres ancien et prestigieux conduisait un séminaire non loin, dans l'auberge < Kubota > et il se précipita pour y prendre part. Apres avoir assisté a une démonstration impressionnante et s'etre fait lui-meme prestement malmené par le maigre Sokaku, Morihei demanda a devenir élève de la Daito Ryu. Oubliant tout le reste, Morihei demeura un mois entier a l'auberge. Par la suite, Morihei profita de toutes les occasions pour s'entraîner avec Sokaku et finit par construire un dojo sur sa propriété de Shirataki ainsi qu'une maison pour inviter Sokaku a demeurer aupres de lui. Morihei recevait presque chaque matin deux heures de cours particuliers et s'occupait de son exigeant maître tout au long de la journée, lui préparant ses repas, lavant ses vetements, massant ses épaules et l'aidant jusque dans son bain.



Sokaku Takeda Sensei

Occasionnellement, Sokaku chargeait Morihei de le remplacer dans les duels a mort qu'il recevait sans cesse, jugeant que sans nul doute que ces expériences pratiques seraient bénéfiques a son brillant élève. C'est ainsi que Morihei dut faire face a des adversaires bien décidés a en découdre avec lui. Les détails manquent, mais il semble néanmoins que Morihei ne répondit jamais dans ce sens et qu'il arrivait a maîtriser ses attaquants sans que cela leur soit fatal.

Sokaku TAKEDA était un samourai égaré en plein XXeme siecle, formé aux anciens ryu et dépositaire d'un enseignement plusieurs fois centenaire. Ce célèbre sabreur alors âgé d'une soixantaine d'années, maître du Daito Ryu Jujutsu est un homme de petite taille mais d'une puissance et d'une volonté inébranlable. En 1898, lorsque Sokaku fut autorisé a transmettre les techniques d'aiki-jutsu hors de la famille TAKEDA, il mit fin a des siecles de secret. Cet enseignement secret auquel il donna le nom de Daito Ryu Jujutsu, Sokaku le faisait remonter au Xeme siecle, au prince Teijun sixieme fils de l'Empereur Seiwa-Genji. Il aurait ensuite été transmis a Minamoto Yoshimitsu qui, vivant a Takeda, donna ce nom a sa famille. Bien plus tard, ce ryu devait recevoir le titre prestigieux de < Trésor National Secret >.

Mais apres le grand incendie de 1916, Morihei qui ne disposa plus d'autant de temps pour s'entraîner avec Sokaku, se contenta de l'accompagner occasionnellement dans ses tournées a travers l'Hokkaido. Morihei obtient un diplôme des mains de Takeda la meme année.

Morihei et sa famille - qui comptait maintenant un garçon, Takemori, né en 1917 - quitterent brusquement l'Hokkaido a la fin de l'année 1919 pour n'y plus revenir. Il avait

reçu une lettre lui annonçant que son pere était gravement malade et qu'il devait rentrer a Tanabe (Yoroku était venu vivre un temps a Shirataki avec son fils, mais il ne put y rester, ne supportant pas le froid extreme de l'Hokkaido). Il semble, par ailleurs, que son engouement pour Sokaku tirait a sa fin. Quelle qu'en ait été la raison, Morihei n'hésita pas a abandonner tout ce qu'il possédait a Shirataki, plaçant entre les mains Sokaku la plus grande partie de ses biens (Sokaku s'était remarié avec une femme beaucoup plus jeune qui lui donna finalement sept enfants). Morihei, maintenant âgé de trente-six ans, ne rentra pas directement a Tanabe. Il fit un détour par Ayabe, une petite ville proche de Kyoto, ou l'attendait une nouvelle rencontre décisive, cette fois avec l'une des figures les plus énigmatiques du XXeme siecle : Onisaburo Deguchi.

Meme au fin fond de l'Hokkaido, l'annonce de l'existence d'une nouvelle religion établie a Ayabe arriva aux oreilles de Morihei et lorsqu'il quitta Shirataki, ses pas le conduisirent non pas a Tanabe mais a Ayabe, ou il rencontra le Saint Gourou en personne.

Aussitôt que Morihei descendit du train en gare d'Ayabe, il ressentit quelque chose de différent : l'énergie filtrait de partout. Le spectacle offert par le majestueux sanctuaire de l'Omoto-kyo (< Enseignement de la Grande Source >) lui coupa le souffle. Des groupes d'hommes et de femmes aux cheveux longs, vetus de kimonos chamarrés et de longues jupes flottantes s'affairaient dans les moindres recoins des grands halls, autour des mares sacrées, déterminés a < réformer le monde et a créer le paradis sur terre >. Tres impressionné, Morihei se sentit attiré vers le Pavillon du Dragon ou il prit un siege dans un coin faiblement éclairé. Il se mit aussitôt a réciter a voix basse des chants et des prieres shingon qu'il avait appris bien des années auparavant. Soudain son pere lui apparut, puis une autre figure sortit de l'ombre qui lui demanda,

< Que voyez-vous ? >

< Mon pere >, répondit Morihei tristement. < Il semble si vieux et si fatigué. >

< Votre pere va bien >, dit doucement Onisaburo a Morihei. < Laissez-le partir. >

Complètement ensorcelé par l'atmosphere particuliere d'Ayabe, Morihei s'y attarda pendant plusieurs jours, parlant a Onisaburo, se familiarisant avec la doctrine de l'Omoto-kyo et se joignant aux sessions de méditation *chinkon-kishin*.

Lorsqu'il arriva enfin a Tanabe, le 4 janvier 1920, Morihei eut la douleur d'apprendre que son pere s'était éteint paisiblement deux jours auparavant, comme lui avait laissé entendre Onisaburo. Les dernieres paroles du pere de Morihei pour un fils impétueux, mais tendrement aimé avaient été : < Ne te laisse pas arreter par quoi que ce soit - vis comme tu le souhaites. >

Au cours des mois qui suivirent, Morihei se comporta comme un dément. Il ne parlait a personne et passait ses nuits, seul dans la montagne, a s'entraîner frénétiquement au sabre. Puis, a la consternation générale et contre toute attente, il annonça son intention de partir vivre a Ayabe pour rejoindre la secte Omoto-kyo. Famille et amis étaient atterrés car depuis quelque temps la secte n'avait pas bonne presse. Sa femme essaya de lui faire entendre raison : < Pourquoi quitter un lieu ou nous avons de la bonne terre et des visions agréables ? Les dieux a l'appel de qui vous prétendez vouloir répondre, vous donneront-ils un salaire ? >

Quand Morihei avait pris une décision, rien ne pouvait l'en faire changer. Au

printemps 1920, Morihei, âgé de trente-sept ans, sa femme, ses deux enfants et sa mere prirent le chemin d'Ayabe sans oublier de faire avant le départ une réserve de riz pour trois ans, en guise de police d'assurance.

Après s'être installé dans une petite maison située a proximité du sanctuaire principal, Morihei participa aux nombreux projets de la secte en matiere de fermage et de construction, assista aux services religieux et aux séances de méditations, suivit les jeunes et les cérémonies de purification de la communauté. Il se plongea dans l'étude du Credo Omoto-kyo et apres avoir découvert aupres d'Onisaburo que l'art était mere de la religion, il se lança dans l'étude de la calligraphie et de la composition poétique.



O Sensei & Onisaburo Degushi

Les adeptes de l'Omoto-kyo considéraient l'agriculture comme le fondement du nouvel ordre social et mettaient l'accent sur les méthodes de culture biologique et l'introduction des aliments complets. Comme il n'y avait pas d'élevage d'animaux a Ayabe et qu'il n'était pas envisageable d'utiliser les déchets humains comme engrais pour les légumes servant aux offrandes dans les temples, les fermiers de l'Omoto-kyo se servaient de compost et mirent au point un systeme tres élaboré.

Pendant toute sa vie, Morihei se passionna pour l'agriculture. Avec l'abolition du systeme féodal, nombreux furent les samourais qui redécouvrirent les liens subtils qui unissaient le budo et l'agriculture, deux disciplines qui favorisaient une vie saine et une élévation de la pensée. Morihei se fit forger des outils spéciaux, plus lourds que la normale, et mania la faux avec la meme concentration et la meme extension qu'il mettait acouper avec son sabre.

Morihei fut chargé du compost aussi il se levait chaque matin a trois heures pour collecter les déchets dans différents lieux, souvent tres éloignés les uns des autres. Un jour, apres avoir nettoyé un champ a Kudzu, il prit la route d'Ayabe pour ramener un énorme cep de vigne. Sur le chemin, on dit qu'un passant se prit les pieds dans les sarments, mais que Morihei, imperturbable, continua son chemin, toujours bon train, sur un bon kilometre avant d'entendre les cris désespérés du pauvre homme.

Morihei pratiquait les arts martiaux seul le soir. Lorsqu'une brigade de pompiers fut organisée, Morihei fut chargé de l'entraînement des nouvelles recrues, et les initia a quelques techniques martiales de base. Bientôt, Onisaburo souhaita que l'ensemble des adeptes de l'Omoto-kyo reçoive son enseignement afin de se forger d'une part le caractere mais aussi en prévision de la création d'une milice et un bâtiment fut réaménagé pour

recevoir l'académie Ueshiba, le premier dojo de Morihei, le < Ueshiba Juku >. Son art y prit les noms successifs de Daito ryu Ju Jutsu, de Daito Ryu Aiki Ju Jutsu et Aikijujutsu en 1922.

La fille d'Onisaburo, Naohi, qui prit plus tard la direction de l'Omoto-kyo, fut l'une de ses premieres élèves. Elle se rappelle : < Il ne faisait aucune concession aux pratiquantes, traitant hommes et femmes indifféremment pendant les entraînements. Il était dur avec nous, mais nous apprécions qu'il ne nous considere pas inférieures du fait de notre sexe. > Tandis que Morihei enseignait surtout des techniques de self-défense a ses élèves, il continuait de son côté a étudier le maniement du sabre et de la lance.



O Sensei en 1921

L'ouverture du centre d'entraînement en 1920 fut Le seul événement heureux de la premiere année de Morihei a Ayabe. Au cours de cette année, ses deux fils, Takemori (trois ans), né en Hokkaido et Kunibaru (six mois), né a Ayabe moururent, emportés par la maladie a trois semaines d'intervalle. Et le 11 février 1921 fut marqué par le premier incident de l'Omoto-kyo.

Depuis plusieurs années, le gouvernement considérait les activités de l'Omoto-kyo avec suspicion et crainte. Nao avait été une virulente opposante au gouvernement impérial, mais Onisaburo agissait avec plus de tact, allant jusqu'a composer de subtils poemes, semblant faire l'éloge du systeme impérial - alors qu'il le ridiculisait - et maintenir des relations avec quelques nationalistes de gros calibre (la vérité était tout autre : Onisaburo était secretement associé a des radicaux de gauche, n'hésitant pas a les recueillir sur les terres de l'Omoto-kyo lorsque certains furent poursuivis par le gouvernement). Ses opinions pacifistes et anticapitalistes ne plaisaient guere aux bellicistes du gouvernement. En 1895, apres la guerre sino-japonaise, Onisaburo écrivait : < Le vrai combat ne se livre pas contre des adversaires étrangers mais contre ceux qui chez nous mettent en péril la liberté, bafouent les droits de l'homme, brisent le fragile équilibre de la paix et détruisent notre culture au non du seul profit. > Par trop enthousiastes, les adeptes de l'Omoto-kyo portaient partout la bonne parole, proclamant que Nao, puis Onisaburo avaient prophétisé une guerre entre le Japon et le reste du monde dans un proche futur, et que s'ensuivrait une profonde réforme de la société japonaise, n'épargnant ni le sommet, ni la base. Le véritable empereur

du Japon n'était pas le faible Taisho qui occupait le palais de Tôkyô, mais le dynamique guide spirituel qui résidait à Ayabe. Un nouvel ordre devait émerger et Onisaburo était qui avait été désigné pour établir un royaume universel de paix, d'amour et de fraternité.

Les ennemis d'Onisaburo se chargèrent de répandre des rumeurs impopulaires : la tombe de Nao avait la magnificence royale d'un tombeau impérial et la résidence d'Onisaburo avait été construite sur le modèle du palais de Tôkyô ; des armes, des explosifs, de la nourriture et de l'argent étaient dissimulés sur le domaine de L'Omoto-kyo ; les adeptes de l'Omoto-kyo tissaient une immense bannière derrière laquelle tous se rallieraient dès que la révolution éclaterait ; des grottes et des tunnels secrets abritaient des esclaves destinées à procréer toujours plus de membres de l'Omoto-kyo, et cachaient les corps de ceux qui avaient osé s'opposer à Onisaburo et à ses favoris.

Alertées, les autorités perquisitionnerent le quartier général de l'Omoto-kyo. Aucune arme, aucun corps ne furent découverts mais Onisaburo et plusieurs de ses fidèles furent arrêtés pour crimes de lèse-majesté et violation des droits de la presse. Sans attendre, Onisaburo fut reconnu coupable et condamné à cinq ans d'emprisonnement (le procès fit l'objet d'un appel et Onisaburo se voyant relaxé contre le versement d'une caution en attendant le nouveau verdict). Le gouvernement fit détruire les principaux bâtiments de la secte. La condamnation d'Onisaburo et la destruction des biens de l'Omoto-kyo mirent un frein aux activités d'Ayabe pendant les deux années qui suivirent. Pendant cette période, Morihei se consacra paisiblement à l'agriculture, à l'étude et à la pratique des arts martiaux. Kisshomaru, le dernier enfant et seul fils survivant de Morihei naquit en juin 1921. La mère de Morihei, Yuki, mourut au début de 1922.

Fin avril 1922, Sokaku fit irruption à Ayabe, accompagné de sa femme et d'un fils de dix ans. Il est difficile de savoir si Sokaku s'invita lui-même à Ayabe ou si Morihei lui demanda de venir et le débat reste ouvert. Néanmoins, Onisaburo se prit d'une antipathie immédiate pour le petit homme bagarreur et suffisant - < l'homme respire le sang et la violence > - et Sokaku, quant à lui, ne fit aucun effort pour dissimuler son mépris pour l'Omoto-kyo. Après un séjour de six mois des plus tendus, Sokaku fut invité à quitter Ayabe. Après ce premier séjour, Sokaku fit plusieurs apparitions, mais Morihei, qui avait depuis longtemps emprunté un chemin qui l'éloignait toujours plus du grand maître de la Daito Ryu, refusa, dès 1936, toute nouvelle rencontre avec Sokaku (Sokaku poursuivit sa vie errante jusqu'à sa mort, survenue en 1943, alors qu'il était dans sa quatre-vingt-quatrième année). Lorsqu'on demandera plus tard à Morihei si l'Aikido datait de cette époque, il fera la réponse suivante : < Non, l'Aikido est venu après. Mais Takeda-Sensei m'a ouvert les yeux sur le principe du budo >.

La vie mouvementée d'Onisaburo lui valut nombre de qualificatifs. Il fut tantôt le < sauveur du monde >, tantôt le < plus grand charlatan de l'histoire >. Un ami d'enfance dit un jour d'Onisaburo : < Il était impossible de dire s'il était un génie d'exception ou un fou dangereux. > et il resta une énigme jusqu'au jour de sa mort. Peut-être que le titre qui lui convenait le mieux était < le dernier Don Quichote >. Un de ses poèmes favoris dit :

Donne au soleil, à la terre

Et à la lune

La forme d'un gâteau glacé de sucre

Couvre-le de poussières d'étoiles

Et avale-le !

Onisaburo avait l'intime conviction qu'il était la réincarnation de Miroku, le bouddha dont le destin était d'ouvrer pour établir un âge d'or, de paix et de prospérité. C'est cette infaillible certitude dans sa propre destinée qui conduisit Onisaburo à entreprendre la grande aventure de Mongolie.

Les nationalistes japonais voulaient établir une grande zone d'influence qui regrouperait les pays d'Asie à l'est, tandis que le reste du monde serait partagé entre les Européens et les Américains. Leurs vues se portaient principalement sur les vastes plaines de Mandchourie et de Mongolie, grands espaces sous-développés et sous-peuplés qui recelaient de nombreuses richesses. Les habitants de ces vastes étendues étaient misérables, ignorants et vivaient sous la coupe de lamas bouddhistes malintentionnés. Le Japon, montrant ainsi sa grande mansuétude, libérerait ces peuples du joug chinois, aiderait les patriotes mongols à fonder une nation indépendante et apporterait, par pure générosité, conseils et directives pour que leurs frères et sœurs conduisent leur nouvelle nation en suivant un modèle < exemplaire >.

Pour atteindre cet objectif, de nombreuses sociétés secrètes et divers réseaux d'espionnage opéraient déjà en Asie du nord-est. Le groupe le plus important et le plus connu était la Société du Dragon Noir (ou plus exactement, la Société de la Rivière Amur), fondée en 1901 par Ryohei Ueda, un activiste d'extrême droite, pratiquant d'arts martiaux. Les membres se recrutaient principalement parmi les ministres et les officiers supérieurs, mais comptaient aussi nombre d'agents provocateurs, d'espions et de tueurs à gages.

Contrairement aux Européens et aux Américains qui considéraient généralement les actes d'espionnage comme un déshonneur ou un mal nécessaire, les Japonais quant à eux pensaient, dans leur ensemble, que le renseignement et le contre-espionnage comptaient parmi les hauts faits patriotiques dont on pouvait être fier. L'abnégation incroyable de nombreux officiers supérieurs, appartenant pour beaucoup à l'aristocratie japonaise, qui acceptaient de travailler pendant des années comme porteurs, dockers, valets, cuisiniers, hôteliers, prostituées hommes ou femmes, maîtres de jujutsu ou moines bouddhistes, de feindre une conversion à l'islam ou au christianisme orthodoxe de Russie, pour collecter des bribes d'information, dépassait tout simplement l'entendement des occidentaux. Un officier d'un service d'espionnage occidental, qui opérait en Mandchourie pendant cette période, rapporte dans ses mémoires qu'il lui était le plus souvent impossible de juger de l'origine, du rang ou de l'âge, à vingt ans près, d'un espion japonais. Et quelques fois même de son sexe. Un capitaine de l'armée impériale, déguisé en femme, travailla comme cuisinière chez un diplomate étranger pendant cinq ans avant d'être découvert - au grand regret de la famille du diplomate qui le considérait comme < la meilleure cuisinière qu'ils avaient eue >. Chaque Japonais résidant en Chine était, en fait, un espion potentiel qui rapporterait tout ce qu'il ou elle verrait ou entendrait.

Shadowy Yutaro Yano, commandant de marine à la retraite, mais contrebandier agissant pour le compte de la Société du Dragon Noir, invita Onisaburo en Mongolie, convaincu que le charisme du guide spirituel l'aiderait à gagner la confiance des populations et que la prise de pouvoir des seigneurs de guerre mongols, soutenus par les Japonais, se ferait alors en douceur (Yano se retourna par la suite contre Onisaburo et réclama la dissolution de l'Omoto-kyo. Il fut finalement emprisonné par le gouvernement pour une raison qui reste

obscur et mourut en prison, empoisonné, si l'on en croit la rumeur).

Pendant de nombreuses années, Onisaburo reva non plus de devenir le guide spirituel et temporel du Japon - trop petit pour son ambition - mais du monde. Pour faciliter la communication entre les peuples disparates de son immense royaume, Onisaburo se fit le promoteur enthousiaste de langages universels : l'espéranto et le japonais transcrit en caractères romains. Onisaburo entra en contact avec des groupes à la pensée universaliste qui se faisaient, partout dans le monde, les avocats d'une osmose des religions et de la création d'un gouvernement international - notamment les tenants de la foi Baha'i. Onisaburo partageait la certitude de Swedenborg (Swedenborg avait parlé d'une Grande Tartarie - de l'Orient mais Onisaburo eut-il vécu en Occident qu'il serait allé jusqu'à Chicago pour trouver le paradis de Shambhala. En 1909, l'architecte Daniel Burnham, principal concepteur de la Cité Blanche construite pour accueillir l'exposition universelle de 1893, proposa un plan d'ensemble détaillé de Chicago, largement inspiré de la cité paradisiaque décrite par Swedenborg dans son livre *Heaven and its Wonders and Hell* (Le Paradis, ses merveilles et l'Enfer)) dans l'avenement d'un nouveau Jérusalem sur terre. Lorsque Yano invita Onisaburo, ce dernier fut convaincu qu'il recevait une sommation divine l'appelant à façonner un paradis sur terre : la Chine, la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, la Sibérie, la Russie et l'Inde deviendraient le paradis de Shambhala.

Onisaburo, plein de confiance, partit clandestinement pour le continent chinois au début de février 1924. Il était accompagné de Matsumura, un homme de loi (un gouvernement international se devait de disposer d'un procureur général garant d'une constitution élaborée), de Nada, un barbier qui parlait anglais (le sauveur de l'humanité devait être présentable en toutes circonstances et devait s'en remettre à un interprète pour dialoguer avec ses sujets occidentaux), de Morihei, garde du corps extraordinaire (qui deviendrait le commandant de la future armée internationale) et du maître d'œuvre, Yano. La petite troupe fit discrètement route à travers la Corée, alors sous occupation japonaise, puis le Fengtian (actuelle province du Shenyang). Des agents de la Société du Dragon Noir se relayaient pour leur servir de guides et d'interprètes.

La situation dans cette partie de l'Asie était chaotique. La toute jeune République de Chine, n'ayant encore que douze ans d'existence, était engagée dans de ruineuses batailles contre des seigneurs de la guerre et des chefs de bandes qui revendiquaient le contrôle de la région. Les troupes japonaises stationnées à proximité attendaient avec impatience la moindre opportunité pour envahir la Mandchourie et l'armée rouge des républiques soviétiques s'était positionnée à la frontière de la Mongolie dans le même but. La Mandchourie grouillait d'espions et d'agents secrets qui travaillaient pour le compte d'une multitude de factions locales ou étrangères concurrentes. Elle était envahie d'aventuriers, de négociants crapuleux, d'escrocs et autres racailles.

Yano était en cheville avec un chef de bandes, connu sous le nom de Lu Chan-Kuei, le Tigre de Mandchourie. Il poussa Lu à se coaliser avec Chang Tso-Lin (Chang fut assassiné un peu plus tard, en juin 1928, par l'armée Kwantung japonaise, événement qui précipita la guerre en Asie), le seigneur de la guerre qui régnait alors sur la région, pour se rebeller contre le gouvernement central chinois et demander que soit fondé un état Mandchou-Mongol indépendant. < Nous vous aiderons militairement, > assurait Yano à Lu, < et avec l'aide de Onisaburo, vous capturerez le cœur des hommes >.

Une rencontre fut organisée entre Lu et Onisaburo, à la suite de laquelle il fut décidé que le

chef de l'Omoto-kyo conduirait une mission humanitaire en Mongolie. Le shintoïsme japonais ne convenant pas aux circonstances présentes, Onisaburo définit dans l'instant le bouddhisme Omoto. Il se nomma Dalai Lama, incarnation de Maitreya (pour se différencier du Dalai Lama tibétain, incarnation de Avalokitshvara). Matsumura, le commandant en second, fut nommé Panchen Lama. Tous les membres de l'expédition prirent également des surnoms chinois impressionnants. Morihei devint Wang Shou-Kao, le roi des protecteurs.

Superstitieux, naïf et borné, Lu se révéla un choix des plus médiocres dans le cadre d'un complot de cette envergure. Il était totalement fasciné par Onisaburo - les voyants et les devins qu'il avait consultés en secret pour confondre le patriarche de l'Omoto-kyo lui affirmèrent que non seulement le lama japonais possédait les trente-trois signes authentifiant un bouddha vivant, mais que son dos portait une tâche de naissance en étoile et ses pieds des stigmates. Lu fut des lors convaincu que le messie les conduirait jusqu'à la terre promise. De plus, il ne soupçonnait pas que Chang simulait son intérêt pour leur cause ; Lu creusait sa propre tombe, Chang, calculateur, ne fut pas long à comprendre qu'il lui serait facile de se débarrasser de son exécrable rival.

Onisaburo se montra réticent lorsqu'il fut question de s'acoquiner avec Lu, l'Omoto-kyo ayant fait sienne l'éthique de la non-violence, mais Yano réussit à le convaincre que le bandit Lu n'était autre qu'un < Robin des Bois mandchou >. L'infortunée troupe partit pour la Mongolie au début Mars. Lu parvint à louer deux des rares véhicules présents dans ces provinces reculées. Malheureusement, Les routes pavées étaient aussi rares et la troupe aurait progressé plus vite à pied sur l'interminable succession de routes rocailleuses, de champs boueux et de rivières gelées. Lors d'un accident, le pare-brise se cassa, laissant au conducteur, Morihei, de nombreuses cicatrices sur tout le visage. Après avoir fait l'expérience des pannes à répétition, du mauvais temps, de la faim et des tracasseries permanentes des autorités locales, polices et patrouilles armées, sans oublier de multiples rencontres avec des chiens sauvages, la troupe arriva finalement à la ville frontière de Taonan. Ils prirent un peu de repos et se renseignèrent auprès d'agents japonais opérant dans la région avant de se diriger vers la ville sainte de Ulanhot.

Ancien centre du bouddhisme tantrique, Ulanhot était l'endroit idéal pour implanter une religion aussi flamboyante que celle d'Onisaburo. Il fit son entrée sur le dos d'un cheval blanc et la population locale fut captivée par son allure majestueuse et la manière impressionnante qu'il avait de conduire les services religieux et les rituels de méditation (Onisaburo avait des facilités pour apprendre les langues et les quelques rudiments de Mongol qu'il arrivait à maîtriser lui permirent de délivrer des sermons simples mais théâtraux). À côté de ses talents de psychologue et de sa capacité à lire les pensées, ses connaissances en médecine et en science vétérinaire furent très utiles à Onisaburo pour soigner les maladies mineures mais pénibles qui frappaient la population et le bétail.

Une rumeur, qu'encourageait Onisaburo, circulait selon laquelle le lama Onisaburo était en fait mongol et non japonais. Qu'il était né en Mongolie et avait été emmené au Japon alors qu'il n'avait que six ans et qu'il rentrait enfin dans son pays natal, comme avant lui Genghis Khan, pour guider ses compatriotes vers l'indépendance.

Pour sa part, Onisaburo était ensorcelé par les perspectives grandioses des paysages de Mongolie. Lorsqu'il visita le Grand Canyon de Kingan, il en fut tellement ému qu'il

composa un poeme:

*Le paradis ? la terre ?
Ou le vaste océan ?
Je ne peux dire -
La Lune rayonne de pureté sur
Les vastes plaines de Mongolie !*

Onisaburo était néanmoins atterré par la corruption des lamas mongols et en particulier des soi-disant bouddhas vivants, lis n'étaient autres qu'une bande peu recommandable d'imposteurs cupides, rapaces et syphilitiques. Morihei s'attacha a présenter les techniques de *chinkon-kishin* et tenta de soigner les malades par application des mains, mettant a profit ses connaissances dans l'art du massage japonais. Il était souvent pris a partie des brutes mongoles qui se moquaient de sa petite taille et rirent avec ostentation lorsqu'il fut présenté comme le plus efficace des gardes du corps d'Onisaburo. Mais le < Roi des protecteurs > fit la démonstration de ses talents en se rendant maître de ses contradicteurs par un simple contact (ils ne savaient pas qu'il leur faisait perdre conscience en appliquant une pression sur des points vitaux) et la rumeur voulut des lors que Morihei fut un terrible sorcier. Morihei enseigna quelques rudiments d'arts martiaux pour recruter un groupe de soldats - certains se demandaient a quoi pourrait leur servir le jujutsu contre des balles. Il semble qu'il ait eu a se défendre de pugilistes chinois, mais aucun rapport écrit ou oral ne fait état de ces rencontres.

Bien qu'Onisaburo et Morihei fussent accueillis avec enthousiasme par la population locale, les seigneurs de la guerre plus sceptiques voulurent avoir des preuves plus tangibles de la divinité du grand lama avant d'adhérer sans réserve a la cause de Lu.

< Pourquoi ne pas faire venir l'orage ? > proposa Lu a Onisaburo. < Cela ne devrait pas etre difficile pour un bouddha vivant. >

Onisaburo hésitait, mais Matsumura se porta volontaire pour l'assister. Les deux hommes se retirèrent pendant une semaine pour préparer la cérémonie. Le jour fixé, ils furent conduits sur un terrain de manuvre, envahi par une immense foule, désireuse de voir si les deux lamas étaient bien ce qu'ils prétendaient etre. Pour ajouter a la difficulté, le ciel de Mongolie était, ce jour-la, d'un bleu profond, sans l'ombre d'un nuage. Matsumura avec force prieres, tentait de déclencher un orage et contre toute attente des nuages venus de nulle part s'accumulèrent dans le ciel, le tonnerre gronda et la pluie finit par tomber. Lorsque le photographe soupira en pensant que la photo commémorative allait etre ratée, Onisaburo se leva, marcha jusqu'au milieu du champ, leva les bras vers le ciel et lança un *kototama* tonitruant. Le vent cessa alors, le ciel s'éclaircit, le soleil fit son apparition et une photographie immortalisa l'instant.

Bien que fort impressionnante, cette performance ne réussit pas a endiguer les flots qui s'appretaient a engloutir Lu et son armée. Les renforts promis par Yano ne vinrent pas et Chang dénonça le complot ourdi par Lu pour renverser le gouvernement. L'armée chinoise et ses nouveaux alliés talonnaient les rebelles, Lu décida alors de déplacer son camp plus au sud, dans la ville de Paiyintala (Paiyintala s'écrit également Baiyantala, l'actuelle Tungliao). Onisaburo, alerté par un < messenger divin >, avertit Lu des dangers qui attendaient le seigneur de la guerre. < Si nous sommes attaqués >, répondit ce dernier, <

votre Sainteté déclenchera un déluge et tous nos ennemis périront noyés >.

Sans autre alternative et bien qu'a contrecour, la petite troupe de Japonais se résigna a suivre Lu jusqu'a Paiyintala. Les embuscades se multiplièrent sur le chemin, Morihei essuya les attaques des bandits, ripostant au feu adverse, brandissant son sabre ou luttant au corps a corps au péril de sa vie. La troupe survécut par miracle sans une perte et arriva bientôt aux portes de Paiyintala. Mais quelle ne fut pas leur surprise de se voir arreter par les autorités locales et leurs biens confisqués (la montre en platine d'Onisaburo, son sabre japonais d'une valeur inestimable et une petite fortune). Leur captivité fut cependant de courte durée et, bientôt relâchés sans autre forme de proces, ils furent conduits a la meilleure auberge de la ville.

Lu et ses lieutenants, qui eux aussi avaient été arrêtés, s'y trouvaient déjà. L'aubergiste apporta vin et nourriture et des femmes arriverent bientôt pour tenir compagnie aux soldats. On leur prépara un bain, les barbes furent rasées et les cheveux coupés. Malgré ce traitement princier, Onisaburo et Lu demeuraient lugubres - ils savaient que la tradition chinoise voulait que les condamnés soient fetés la nuit précédant leur exécution.

Tôt le lendemain matin, Lu et ses hommes, cent trente-sept au total, furent réveillés, les uns apres les autres, pour etre conduits devant le peloton d'exécution de l'armée chinoise. Peut-etre que sa réputation de garde du corps intouchable avait précédé Morihei, toujours est-il qu'un contingent entier de soldats, l'arme au poing, fit irruption dans la chambre des Japonais. Les pieds entravés de lourdes chaînes, ils défilèrent jusqu'au champ de tir, contraints a chaque pas d'enjambrer des corps ensanglantés. Onisaburo était calme, presque jovial, considérant leur grande détresse, il se mit a chanter :

*Partons nous unir aux
Fiancées célestes
Qui nous attendent au Paradis,
Ces pelotons d'exécution ne
Sont pour nous que des marieurs !*

Morihei, un guerrier entraîné pour combattre jusqu'au dernier souffle et qui se voyait maintenant acculé a abandonner sa vie sans résister, était le plus agité du groupe. < Lorsque vous serez morts, assurez-vous que vos âmes rejoignent la mienne pour que je vous conduise jusqu'au Paradis >, recommanda Onisaburo a ses compagnons avant d'entamer une nouvelle improvisation :

*Bien que nos corps
Doivent se flétrir
Dans les plaines de Mongolie,
Nos actions de patriotes japonais
Ne se faneront jamais.*

C'est a cet instant pathétique (d'apres l'hagiographie de l'Omoto-kyo) qu'un messenger arriva portant une grâce de dernière minute. En fait, il semblerait que les Chinois n'aient nullement eu l'intention d'exécuter le groupe de Japonais, mais voulaient se jouer d'eux. La raison invoquée pour expliquer le retard pris entre l'exécution des hommes de Lu et celle des Japonais - de soudains et non moins attendus problèmes de fusils - est des plus fantaisistes. Il est vraisemblable que l'armée chinoise aurait trouvé plus d'un fusil en état de

marque si son intention avait bel et bien été de se débarrasser d'Onisaburo et de ses comparses. L'armée nipponne étant toujours prompte à venger la mort de ses compatriotes - quand bien même ces derniers, comme Onisaburo, présentaient-ils des stigmates - le risque d'une intervention japonaise était trop grand. Les Chinois trouvaient sûrement leur intérêt à rendre un fugitif aux Japonais, fut-il Onisaburo.



Le 30 juin 1924, à la prison de Paiyintala, (de gauche à droite) Matsumura, Onisaburo, Morihei, Ogiwara, Inoue et Sakamoto

Onisaburo et ses compagnons furent placés sous la responsabilité du consul japonais local et escortés par l'armée japonaise jusqu'à la frontière. Ils rentrèrent au Japon à la fin du mois de juillet 1924. Suite à cette escapade Onisaburo perdit ses lettres de créance et fut emprisonné pour être relâché contre caution en novembre. Onisaburo ne fut pas le moins du monde bouleversé de l'échec de sa grande mission, établir le paradis sur terre - < Le moment n'était pas encore venu >. Morihei, quant à lui, était très amer, déçu de la manière dont les diverses factions politiques avaient manipulé le chef de l'Omoto-kyo pour servir leurs propres intérêts.

Il n'est pas surprenant dès lors que Morihei resta à jamais marqué par les nombreuses confrontations qui jalonnèrent la grande aventure de Mongolie, mettant souvent sa vie en danger. Un incident semble l'avoir tout particulièrement affecté :

< Alors que nous approchions de Paiyintala, nous fûmes pris au piège dans un défilé, sous un feu nourri. Comme par miracle, je pus pressentir la direction des projectiles - des éclairs de lumière les précédaient, révélant leur trajectoire - et je fus capable d'esquiver les balles. La faculté de pressentir une attaque était ce que les anciens maîtres appelaient l'anticipation. Si l'esprit est calme et pur, il est possible de percevoir instantanément une attaque et de riposter - la réside l'essence de l'aiki. >

La Mongolie fut également pour Morihei l'occasion de vivre plusieurs expériences mystiques d'une grande intensité. Au cours des jeûnes et des rites de purification qu'il suivait sous la direction d'Onisaburo, il eut plusieurs fois le sentiment que les dieux lui parlaient directement.

Bien que les terribles épreuves vécues en Mongolie aient transformé Morihei en un homme plus attentif aux autres et moins rêveur, il n'en intensifia pas moins son entraînement, faisant travailler ses disciples à armes blanches et leur demandant d'attaquer de toute leur force. Une nouvelle fois, Morihei se réfugia dans les montagnes de Kumano pour prier et jeûner, se purifier dans l'eau des chutes de Nachi et intérioriser les techniques martiales. Plus tard, il dit à ses disciples: < Avant mes mésaventures en Mongolie, mes seules

obsessions étaient la force physique et la maîtrise technique ; après mon retour au Japon, je commençais à chercher l'essence du budo pour en découvrir l'esprit authentique. >

Après le retour à Ayabe, des événements étranges se succédèrent. Chaque soir, la femme de Morihei pouvait entendre des < SAAA ! > et autres sons terrifiants qui descendaient de la montagne ou son mari s'entraînait (les adeptes de l'Omoto-kyo étaient convaincus que Morihei recevait son enseignement de Tengu, un petit génie malicieux, passé maître dans l'art du sabre, mais aussi connu pour sa férocité). Le matin, l'herbe haute qui entourait la maison de Morihei était couchée comme si elle avait été piétinée par une bête monstrueuse. Pendant la journée, l'autel de la maison était pris de soubresauts et tanguait, des bruits stridents s'en échappaient.

Au printemps de 1925, Morihei, qui atteignait sa quarante-deuxième année, fut transporté par une vision divine. Avec les années, le récit de cet épisode subit quelques transformations et il semble qu'à la fin de sa vie, Morihei ait fait progressivement l'amalgame de différents incidents qui se retrouvent dans la version finale :

Un jour, un officier de marine vint à Ayabe pour défier Morihei en un combat au sabre. Morihei accepta mais resta sans arme. L'officier, un haut gradé de kendo, se sentit offensé de l'affront et bondit furieusement sur Morihei, mais ce dernier esquiva sans difficulté les assauts répétés. Lorsque l'officier épuisé finit par admettre sa défaite, il demanda à Morihei son secret. < Juste avant vos attaques, un faisceau de lumière jaillit devant mes yeux pour m'indiquer la direction de la frappe, ce qui me permet d'esquiver. >

Après le combat, Morihei sortit dans le jardin pour nettoyer à l'eau du puits la sueur qui mouillait son visage et ses mains. Soudain, Morihei commença à trembler, puis se sentit comme paralysé. Sous ses pieds, la terre se mit à vibrer et il fut bientôt baigné par les rayons d'une lumière immaculée qui irradiait tout droit du ciel. Un voile doré enveloppa son corps, balayant loin de lui toute trace de duplicité. Il eut le sentiment que son corps se changeait en un corps d'or et il perçut clairement l'ordonnancement du cosmos.

Morihei aimait à ajouter en parlant de son expérience : < Je me souviens très bien, alors que je marchais dans le jardin pour me reposer de mon affrontement avec l'officier de marine, j'eus la sensation que l'univers tremblait et qu'un esprit lumineux sortait de terre et enveloppait mon corps d'un voile de clarté couleur d'or. Mon esprit se transforma et se mit lui aussi à rayonner cette lumière dorée. Au même instant, mon esprit et mon corps devinrent légers, je pouvais comprendre le chant des oiseaux et j'étais conscient de la présence de dieu, créateur de cet Univers. J'étais illuminé et je réalisais que la source des Budo est l'amour divin, l'esprit de compassion et de protection de tous les êtres. Des larmes de joie infinie coulaient sur mes joues. Des cet instant je fus libéré de tout désir, non seulement pour ma situation, ma renommée et ma richesse mais aussi de tout désir de puissance. Je compris que le Budo ne consiste pas à faire tomber l'adversaire par la force, ou à n'être qu'un instrument de destruction par les armes mais que son essence n'est autre que l'acceptation de l'esprit de l'Univers et la préservation de la paix dans le monde. Je compris que j'étais l'univers. Je perçus alors la véritable nature de la création ; la voie du guerrier n'existe que pour manifester l'amour divin, un esprit qui embrasse et nourrit tous les êtres. Je pris conscience que l'univers était ma demeure et le soleil, la lune et les étoiles mes amis intimes. Mes joues furent baignées de larmes de joie. >

Quand bien même nous interpréterions cette expérience de façon rationnelle en considérant

son illumination comme le point culminant de longues années d'efforts surhumains, s'appuyant sur des capacités naturelles et une force inégalée, force nous est d'admettre que Morihei était devenu un guerrier hors norme. Du point de vue de la technique, Morihei étant pratiquant de plusieurs Arts Martiaux, a emprunté certains principes à ceux-ci : évidemment le principe Aiki de l'Aiki-Jutsu, mais aussi le principe Irimi du So-Jutsu, l'art de déplacement, de l'esquive et des mouvements de mains du Ken Jutsu.

Après le satori de Morihei, les médiums de l'Omoto-kyo jurèrent que la lumière irradiait de tout son corps, qu'il était capable de franchir des distances incroyables en bondissant par-dessus ses attaquants, et qu'il pouvait déplacer des blocs de pierre extrêmement lourds. Il esquivait toutes les attaques et tous les coups et battait n'importe quel adversaire.

Ces faits extraordinaires commenceront à attirer l'attention. Déjà des militaires s'entraînaient dans le dojo de Morihei à Ayabe et bientôt des athlètes des universités de Tokyo firent le voyage pour affronter < le plus grand budoka du Japon. > Lorsque le robuste Shutaro Nishimura, capitaine de la fameuse équipe de judo de l'université de Waseda, entendit dire qu'Onisaburo présentait Morihei comme le plus grand budoka vivant, Nishimura s'en offusqua, < est-ce une plaisanterie ? Comment un lourdaud de campagnard quadragénaire pourrait-il être l'homme le plus fort Japon ? > Le présomptueux Nishimura décida de défier Morihei, mais dès qu'il essaya de saisir le < quadragénaire lourdaud >, il se retrouva cloué au sol sur le dos. N'ayant pas eu le temps de comprendre ce qui lui était arrivé, Nishimura se remit debout. Morihei plia alors un morceau de papier et l'agita devant le visage abasourdi de Nishimura. Morihei le mit au défi < attrapez-le si vous le pouvez ! >. Mais malgré la rapidité de ses mouvements, Nishimura ne parvint pas à saisir le morceau de papier ; bien au contraire, il finissait toujours au tapis. Bien que la dernière attaque visât directement Morihei, elle n'eut pas plus de succès et Nishimura toujours au sol considéra le sourire qui illuminait le visage de Morihei. Il s'interrogea : < Existe-t-il vraiment un art martial dans lequel il est possible de mettre son adversaire au sol tout en continuant à sourire ? >

Par la suite, Nishimura et quelques autres élèves, participèrent à des sessions d'entraînement intensif dans les forêts de la région. Partageant une petite hutte avec Morihei, ils ne pourront jamais dire si Morihei restait éveillé toute la nuit ou s'accordait un peu de repos. Dès que quelqu'un tentait de s'approcher de lui, il se redressait brusquement, les yeux grands ouverts. Le matin, cependant, il semblait toujours parfaitement dispos. Ils étaient alors à des lieux de toute habitation et sans téléphone, mais Morihei les prenait souvent de court en déclarant tout à coup qu'il venait d'apprendre que monsieur untel ou untel arriverait dans la demi-heure qui suivait. Et effectivement, monsieur untel ou untel était bien là trente minutes plus tard. Nishimura tenta un jour d'attaquer Morihei de toutes ses forces avec un sabre en bois très lourd et le mouvement de Morihei pour parer l'attaque, bien que presque imperceptible, brisa le sabre de Nishimura en deux.

Ces quelques anecdotes, mais aussi la facilité avec laquelle les femmes entraînées par Morihei se débarrassaient des brutes et des hommes pris de boisson aidèrent à asseoir sa réputation et à la fin de 1925, le très distingué amiral Isamu Takeshita, devenu un fervent disciple de Morihei grâce au vice amiral Masaki ASANO (lui-même élève de O'Sensei durant plus de 20 ans), organisa une démonstration de 21 jours à Tokyo au palais Aoyama devant un groupe de personnalités influentes (principalement des officiers membres de la garde impériale). Morihei leur présenta principalement des techniques de lance, et lorsqu'il fut interrogé sur l'école à laquelle il se rattachait, il répondit simplement que son style était

< naturel et indépendant. >

L'un des spectateurs l'interpella : < Dans les temps anciens, il est dit que le maître Genba Tawarabashi pouvait soulever et projeter successivement vingt sacs de riz avec sa lance. Pouvez-vous en faire autant ? >

< Je peux essayer, > répondit Morihei.

Vingt sacs, remplis de cent vingt-cinq livres de riz chacun, furent amenés dans le jardin de la grande propriété où ils se trouvaient. Les sacs furent répartis en deux piles, respectivement dirigées vers l'est et vers l'ouest. Morihei planta sa lance alternativement dans le premier sac des deux piles, le souleva et le projeta dans le coin opposé, finissant avec deux nouvelles piles toujours dirigées à l'est et à l'ouest, sans avoir perdu le moindre grain de riz.

Après cette impressionnante démonstration, le comte Yamamoto, qui fut en son temps premier ministre, demanda à Morihei de diriger une session d'entraînement de vingt et un jours au Palais d'Aoyama pour les membres de la famille royale et leurs gardes du corps. L'entraînement se déroula sans incident la première semaine, mais bientôt, plusieurs membres du gouvernement, qui n'appréciaient pas les liens qui rattachaient Morihei à l'Omoto-kyo, protestèrent. Bien que Yamamoto et plusieurs hommes politiques influents se fussent portés garants de Morihei, ce dernier, tellement irrité de ces insinuations, préféra interrompre les leçons et déclara sur un ton indigné : < Je retourne à Ayabe pour reprendre mes travaux à la ferme >.

Morihei retourna donc à Ayabe, mais au printemps 1926, l'amiral Takeshita le persuada de nouveau de se rendre à Tokyo, en l'assurant qu'il n'y aurait pas cette fois de malentendus. Morihei, bien loin d'être convaincu, accepta non sans réticence. Après son arrivée dans la capitale, il demeura quelque temps chez un magnat de l'industrie dans le quartier de Yotsuya, puis il ouvrit un petit dojo sur la propriété d'un autre industriel à Shinagawa.

Morihei, cependant, ne se sentait pas bien. Un jour il s'évanouit l'entraînement et tous le crurent mort. Alors qu'il était inconscient, Morihei eut une nouvelle vision : une belle jeune femme, vêtue des seules couleurs de l'arc en ciel, montée sur une tortue divine. Il interpréta cette vision comme le présage d'une faveur divine.

Les médecins n'étaient pas de cet avis et considéraient son état comme critique. Ils craignirent un moment qu'il ne fut atteint d'un cancer de l'estomac. En fait son état de santé précaire était dû à des ulcères ouverts et un état de fatigue extrême. Pour un homme qui possédait une force surhumaine, Morihei fut de santé fragile pendant toute la fin de sa vie. Il souffrit de graves problèmes d'estomac et de foie. Il imputait ses problèmes d'estomac à un concours qui l'opposa à un yogi lorsqu'il vivait à Ayabe. Au cours de ce tournoi, il dut boire de l'eau salée en très grande quantité. Il semble également qu'il contracta quelque maladie chronique pendant son séjour en Mongolie.

Onisaburo rendit visite à Morihei à Tokyo et s'alarma de voir son disciple dans un état aussi pitoyable. Plein de sollicitude, il lui ordonna de rentrer à Ayabe pour reprendre des forces. Dès qu'il eut quitté Onisaburo - qui était toujours sous étroite surveillance policière - Morihei fut accosté par deux policiers en civil qui le conduisirent au poste de police où il

subit un interrogatoire en règle sur les activités d'un de ses élèves, < un dangereux radical d'extrême droite >.

< Il vient s'entraîner au dojo, et c'est tout ce que je sais de lui >, protesta Morihei. < Je n'ai rien fait de mal. Pourquoi me traitez-vous de la sorte ? > Morihei fut relâché. Incapable d'accepter de tels agissements, il décida de repartir avec sa famille pour Ayabe.

Six mois plus tard, Takeshita et plusieurs bienfaiteurs de Morihei furent à nouveau à Ayabe, bien décidés à le persuader de s'installer définitivement à Tokyo. Onisaburo encouragea également Morihei à quitter Ayabe pour porter son message de paix au monde. Une maison confortable fut préparée pour Morihei et sa famille dans le quartier de Shiba Shirogane. La famille arriva à Tokyo en octobre 1927, mais Morihei perdit sa bourse entre Ayabe et Tokyo et la famille entra dans sa nouvelle demeure sans un sou vaillant. Trop fier pour avouer à quiconque la cause de leur dénuement, Morihei préféra se taire. Par chance, un ami attentif se rendit bientôt compte de la situation et découvrit la raison de ce manque d'argent. Il leur fut immédiatement donné quelques moyens. Madame Ueshiba décida de s'occuper désormais elle-même de l'argent du ménage.

Le peu d'intérêt que Morihei portait aux affaires d'argent valut à la famille maints déboires. Il dilapida l'important patrimoine familial dans sa quête de l'art martial et ses études religieuses; il donna plusieurs sabres de grande valeur à des connaissances qui n'avaient fait qu'exprimer leur admiration pour ces objets ; il refusait des donations importantes, pourtant sans contrepartie, s'il avait à ce moment-là assez d'argent pour subvenir à leurs besoins. Il comptait parmi ses protecteurs quelques-uns des hommes les plus riches du Japon, pourtant il ne prenait aucun égard particulier et les traitait comme les plus humbles de ses disciples. Tout l'argent qu'il recevait était placé sur l'autel shinto. Lorsque l'argent du ménage diminuait, Madame Ueshiba était autorisée à < emprunter > l'argent des dieux. Mise à part la période d'avant-guerre où, pendant quelques années, l'argent ne fit pas défaut (le gouvernement versait alors à Morihei un salaire équivalent à celui d'un membre du cabinet et ses revenus annuels avoisinaient les cent quarante mille de nos euros), les dieux étaient le plus souvent fauchés et Madame Ueshiba était obligée de laisser entendre qu'une aide immédiate se révélait nécessaire pour que le dojo de Tokyo puisse continuer à vivre (plus tard, les disciples d'Iwama, après un rude sermon de Morihei qui leur affirma < qu'il n'enseignait pas pour de l'argent >, décidèrent de pourvoir par eux-mêmes à l'entretien des bâtiments et aux autres dépenses).

À Tokyo, Morihei s'intéressa à l'enseignement de Bonji Kawatsura (1862-1929), fondateur de l'école Misogi se rattachant au shintoïsme ancien. Morihei adopta plusieurs techniques du rituel de purification de Kawatsura comme exercices préparatoires à l'entraînement. Un dojo temporaire fut aménagé dans la salle de billard de la résidence Shimazu. L'année suivante la famille fut obligée de déménager dans une résidence plus grande à Shiba Mita, puis une nouvelle fois dans le quartier de Shiba Kuruma, à proximité du sanctuaire où reposaient les < Quarante-sept ronins > (célèbres héros de la chevalerie japonaise). Quand il fut évident que le dojo de fortune ne suffisait plus à recevoir le nombre toujours croissant de pratiquants - les élèves devaient faire la queue et attendre leur tour pour monter sur le tapis - les riches protecteurs de Morihei décidèrent de construire un grand centre d'entraînement. Il fut fait donation d'un terrain dans le quartier de Wakamatsu-Cho, proche de Tokyo, et des fonds furent collectés pour la construction du bâtiment. Morihei, impatient, se rendait très souvent sur le chantier pour faire avancer plus vite les travaux. Les ouvriers étaient abasourdis par le poids des bois de charpente que Morihei pouvait

transporter et les énormes blocs de pierre qu'il pouvait déplacer.

Pendant la construction du dojo, Morihei et sa famille louerent une maison a Meijiro. Ce fut le cadre de deux rencontres mémorables.

La premiere rencontre fut celle avec le major-général Makoto MIURA, un héros de la guerre russo-japonaise. Miura devait sa notoriété au fait qu'il avait tué cinquante soldats russes, armé de son seul sabre d'officier, apres qu'il se soit fait transpercer le thorax d'un coup de baionnette. En son temps, Miura avait également été l'élève de Sokaku et il voulut s'assurer par lui-meme que Morihei n'était pas un imposteur.

Après un échange de civilités, Miura demanda a participer a une démonstration. Sans éprouver la moindre peur, et secretement désireux d'humilier Morihei, le général attaqua de toutes ses forces. Malgré sa totale détermination et sa grande vaillance, Miura se retrouva bientôt impuissant face a Morihei. Le général s'excusa de son comportement borné et pria Morihei de l'accepter comme élève : < Vos techniques sont a mille lieux de l'enseignement de la Daito Ryu. Il s'agit du budo authentique. Laissez-moi devenir votre disciple. >

Bien que Morihei eut démontré a Miura qu'il pouvait le vaincre sans la moindre difficulté, le général n'en restait pas moins dubitatif sur ce qu'il pourrait advenir de Morihei face a des attaques multiples sans saisies. Il organisa bientôt une démonstration a l'académie militaire de Toyama. Après les démonstrations, Miura informa Morihei que les cadets voulaient en découdre personnellement avec lui.

Encouragés par Miura, les cadets, armés de leur inconscience juvénile, défierent Morihei avec des baionnettes en bois. Ils lui concéderent la possibilité de porter une armure de protection, mais Morihei refusa :

< Cela ne sera pas nécessaire. Allez-vous m'attaquer les uns apres les autres ? >

< Bien sur ! >

< C'est trop facile. Dans mon budo, les attaques peuvent venir de toutes les directions. Alors attaquez tous en meme temps ! >

Soudain hésitant, un seul cadet avança. Lorsque ce dernier vola dans les airs, les autres perdirent toute réserve et foncerent sur Morihei pour se retrouver cul par-dessus tete en un instant.

La deuxieme rencontre fut avec Jigoro Kano, le fondateur du Kodokan Judo, qui se rendit au dojo de Meijiro en octobre 1930. Kano, un intellectuel cosmopolite qui aimait a parler anglais, était a maints égards une personnalité diamétralement opposée a Morihei, enclin a un mysticisme ancestral. Il était néanmoins fasciné par les techniques de Morihei.

< C'est le budo idéal - le véritable judo, > s'exclama-t-il apres la démonstration de Morihei. Un disciple de Kano qui avait été témoin de la scene, demanda a son maître : < Cela signifie-t-il que ce que nous pratiquons n'est qu'une parodie de judo? > Kano demanda humblement a Morihei d'accepter deux de ses meilleurs disciples comme élèves (TAKEDA sensei et MOCHIZUKI sensei). Morihei accepta et Kano leur demanda de faire un rapport régulier de ce qu'ils apprenaient aupres du maître. Un peu plus tard, NAGAOKA sensei et

TOMOKI sensei recevront eux aussi l'enseignement de Morihei.

Le nouveau dojo, qui prit le nom de Kobukan, fut inauguré en mars 1931 à Wakamatsu-Cho. Pouvant enfin enseigner l'Aiki-Budo en un lieu unique, Morihei fut bientôt pris dans le tourbillon d'une activité débordante. Le Kobukan est bientôt surnommé le < Dojo de l'Enfer >, car l'entraînement y est extrêmement sévère. Tous voulaient devenir l'élève de Morihei, et ce dernier devint très sélectif, demandant une lettre d'introduction, le parrainage de deux personnes et désirant par-dessus tout parler personnellement aux candidats. Au cours de cette rencontre, Morihei demandait au postulant de l'attaquer < comme il voulait >. Quelle qu'ait été l'attaque, le candidat se retrouvait immanquablement face contre terre, sans bien comprendre ce qui lui était arrivé. Un disciple, appelé Yukawa, racontait :

< J'ai réussi à saisir Morihei, mais mon corps est soudain devenu comme engourdi et je me suis écrasé au sol. > Lorsque Morihei n'aimait pas ce qu'il voyait, le candidat était immédiatement rejeté sans plus d'explication. Si, au contraire, Morihei pensait que le candidat était sincère, il l'acceptait, homme ou femme, sans autre condition. Il n'existait pas de système de droits d'inscription bien défini, mais tous les disciples trouvaient une manière de dédommager le maître de son enseignement, sous forme d'argent, de nourriture, de matériel ou de travail. Les cours avaient lieu de six à sept heures et de neuf à dix heures le matin, puis de deux à quatre heures dans l'après-midi et la dernière leçon était donnée le soir entre sept et huit heures.

Les disciples qui vivaient au dojo (les *uchideshi*) étaient chargés de l'entretien et s'occupaient de l'intendance de Morihei. Ils devaient être continuellement sur leurs gardes. Lorsque Morihei les surprenait à se laisser aller - par exemple, en restant au téléphone plus que de raison, ou en entrant dans une pièce ou en tournant dans un couloir sans prendre les précautions nécessaires - ils recevaient une rude réprimande. Il leur demandait alors de répondre à des questions telles que : < Combien y a-t-il de pas entre ici et l'entrée du dojo ? Vous couvrez cette distance tous les jours et un budoka se doit de toujours connaître son environnement, > Il leur donnait aussi différents conseils : < Évitez de dormir à l'étage si vous ne voulez pas vous laisser surprendre par les escaliers lorsque vous vous déplacez dans le noir. Et avant de dormir, assurez-vous qu'aucun objet lourd ne risque de vous écraser en cas de tremblement de terre. >

Bien que ce nouvel incident se situe après la guerre, il illustre la maxime de Morihei qui voulait que l'entraînement fasse partie de chaque instant de la vie. L'instructeur en chef du Hombu Dojo (Centre mondial de l'aikido à Tokyo) rentra d'une tournée en Europe vêtu d'une veste en cuir de qualité, en ce temps-là un objet de valeur, introuvable au Japon. Elle lui fut dérobée dans les vestiaires. L'instructeur furieux fit venir tous les élèves vivant au dojo pour les réprimander de leur manque d'attention, fait des plus impardonnables. Morihei qui passait par là voulut connaître la raison de toute cette agitation. Lorsqu'il sut ce qui s'était passé, Morihei dit < Elle a été volée ? > Il marcha silencieusement parmi le groupe de disciples silencieux et, à la surprise générale, il hurla à l'instructeur : < C'est vous qui êtes fautif. > Morihei leur tourna alors le dos et sortit du hall, laissant à chacun le soin de comprendre la signification de ses paroles.

À quelque temps de là, un disciple toujours perplexe demanda à Morihei de lui expliquer ce qu'il avait voulu dire. < Tu n'as pas compris ? > s'exclama Morihei. < Un budoka ne doit jamais s'attacher aux apparences ni aux biens matériels. Cette attitude crée des "ouvertures" que d'autres peuvent exploiter. L'instructeur en chef a laissé son besoin de possession

prendre le meilleur sur lui et il a perdu toute présence d'esprit. >

Le soir, les *uchideshi* étaient chargés à tour de rôle de masser les épaules, le dos et les jambes de Morihei. Il les encourageait à apprendre le *shiatsu*, ainsi que différents arts traditionnels de la médecine orientale. < Les anciens samourais en connaissaient beaucoup sur le corps humain >, leur disait-il. Lorsqu'on le massait, Morihei aimait à écouter les récits des exploits de ces courageux samourais. Il lui arrivait de se lever pour mimer les scènes devant les yeux ébahis de ses protégés.

Morihei expérimentait continuellement de nouvelles formes et proposait toujours de nouvelles techniques, il était impossible de suivre une progression systématique. Les pratiquants travaillaient la forme ou la technique que Morihei souhaitait mettre en place. Un disciple se rappelle que lorsque Morihei visualisait de nouvelles techniques pendant son sommeil il les réveillait immédiatement, même s'il n'était que deux heures du matin, pour essayer ses dernières trouvailles.

Morihei ne limitait pas son enseignement au Kobukan, à Takeda et aux différents dojos annexes, il continuait à instruire les élèves de l'académie de Toyama (école d'espionnage), de l'académie navale, de l'état-major militaire et de l'académie de la police militaire.

Pendant l'été 1932, la Dainihon Budo Senyo Kai (société pour la promotion des arts martiaux japonais) fut fondée sous l'égide de l'Omoto-kyo. Morihei fut nommé instructeur en chef. Le principal dojo se trouvait à Takeda, un village de montagne situé dans la préfecture de Hyogo. Une distillerie de saké abandonnée fut transformée en un camp d'entraînement pouvant recevoir les membres toujours plus nombreux de la milice de l'Omoto-kyo. Morihei s'y rendait l'été pour parfaire leur entraînement.

Morihei recrutait les membres de la Budo Senyo Kai dans les grands rassemblements de l'Omoto-kyo en proclamant : < Jeunes gens, de nos jours, il n'y a plus que des empotés. Si vous pensez pouvoir me battre, venez un peu ici. > Immanquablement quatre ou cinq jeunes se laissaient prendre au jeu et rejoignaient l'organisation après avoir été projetés au travers de la pièce par Morihei.

L'entraînement à Takeda était particulièrement dur, chaque jour était consacré à la pratique intensive des arts martiaux et à des travaux de ferme harassants. L'emploi du temps journalier était le suivant :

5h	lever et travaux des champs
6h30	prières et méditation
7h	petit déjeuner
8h à 9h	lectures des préceptes de l'Omoto-kyo
9h à 11h	entraînement de budo
11h à 14h	déjeuner et repos
14h à 15h	entraînement de budo
15h à 16h30	lectures des préceptes de l'Omoto-kyo
17h	bain
18h30	dîner
19h à 21h30	entraînement libre
22h	extinction des feux

Les conditions de vie a Takeda étaient du type < tout ou rien >, < marche ou creve >, et il y eut rapidement une scission entre les adeptes de l'Omoto-kyo, fervents croyants qui se préparaient a une sainte mission et les participants qui n'appartenaient pas a l'Omoto-kyo et ne partageaient pas leur foi. Morihei réussit pour un temps a désamorcer une situation des plus explosives, mais l'atmosphère demeura tendue.

Morihei continuait a se consacrer a l'étude des techniques de sabre et décida finalement de créer au Kobukan un cours de kendo a proprement parler. Son fils adoptif (qui était aussi son gendre), Kiyoshi Nakakura (Kiyoshi Nakakura n'appréciait pas les croyances religieuses de Morihei et son attachement a l'Omoto-kyo, lorsque des problèmes survinrent dans son mariage sans qu'une solution puisse être trouvée, il décida de quitter la famille Ueshiba, quelques années seulement après son adoption), premier disciple d'un maître de kendo renommé, Hakudo Nakayama, assura les cours de kendo.

Désirant connaître les compétences réelles de Morihei, Nakakura et Junichi Haga, un autre kendoka de talent, mirent au point une embuscade dans le dojo, avant le début d'un entraînement. Ils décidèrent d'attaquer Morihei en même temps, en se plaçant devant et derrière lui. Tout se passa comme prévu, mais Morihei déjoua instantanément leurs attaques simultanées - Nakakura traversa la pièce et Haga se retrouva immobilisé au sol. Ils ne mirent plus jamais en doute les capacités du Maître.

Un disciple découvrit bientôt que Morihei esquiva toujours son attaque au sabre par la droite. Il essaya de déjouer l'esquive de Morihei en attaquant directement dans cette direction. Cette fois, Morihei ne se déplaça pas d'un centimètre. < Qu'est-ce que tu fabriques ? > demanda-t-il a son disciple.

Des boxeurs et des catcheurs professionnels vinrent a leur tour défier Morihei. Horiguchi dit < le Piston >, ancien champion du monde poids lourds, qui possédait < les poings les plus rapides du monde de la boxe >, essaya d'asséner un uppercut a la mâchoire de Morihei. Il lui saisit le poing en lui faisant subir une vrille tellement douloureuse qu'Horiguchi dut poser le genou a terre. Des catcheurs gigantesques, venus de l'étranger, se présentaient au dojo pour tenter de mettre au sol Morihei avec des fauchages aériens et de l'immobiliser en réalisant leurs clés favorites. Morihei projetait inexorablement ces monstres comme s'ils n'étaient que des fétus de paille. L'un d'eux lui dit un jour : < Vous êtes extraordinaire ! Venez avec moi aux Etats-Unis et nous gagnerons des millions. >



O Sensei a 52 ans

Au matin du 8 décembre 1935, cinq cents officiers de police lourdement armés firent irruption dans les principaux centres de l'Omoto-kyo et arrêterent Onisaburo et ses subalternes pour crime de lèse-majesté et pour avoir fomenté une rébellion armée. Morihei fut également une des premières cibles de cette mesure d'exception — l'existence du Budo Senyo Kai, que le gouvernement considérait comme une dangereuse organisation paramilitaire, était citée comme un des chefs d'accusation pouvant justifier le présent raid — et un mandat d'arrêt fut établi par le département de police de Kyoto. Morihei se trouvait alors à Osaka, averti sans doute de l'imminence d'une arrestation par ses nombreux disciples appartenant à la police. Le chef de la police d'Osaka, Kenji Tomita (qui devint secrétaire général du cabinet Konoe) était l'un de ces disciples et il organisa pour son maître un interrogatoire des plus civils — quoiqu'il durât près de douze heures — et le fit relaxer. Lorsque le département de police de Kyoto insista pour que Morihei soit maintenu sous les barreaux, Tomita fit transférer Morihei à Sonezaki, où le chef de la police, qui était aussi un élève de Morihei, l'hébergea dans sa propre maison.

Il semble que Morihei ait été assigné à résidence pendant quelque temps, mais ses nombreux protecteurs, souvent des membres influents de la police et du gouvernement, réussirent à lui éviter la prison, en convaincant le procureur qu'il était un maître d'art martial trop exceptionnel pour être emprisonné. De nombreux membres de l'Omoto-kyo furent jaloux du traitement spécial qui fut accordé à Morihei. Pourtant Onisaburo qui pressentait l'imminence de l'intervention policière, lui avait demandé de démissionner de son poste au sein du bureau du Budo Senyo Kai dès l'été 1935, et de garder désormais ses distances avec les institutions de l'Omoto-kyo. Lors de son procès, Onisaburo confirma encore que Morihei n'avait jamais appartenu au cercle fermé des dirigeants de la secte. Ce fut tout à l'honneur de Morihei de refuser de dénoncer Onisaburo, même lorsque ses protecteurs au sein du gouvernement l'exhortaient à le faire : « Onisaburo est mon maître et je ne le dénoncerai jamais, même pour sauver ma peau. »

La dissolution de l'Omoto-kyo fut la plus dure et la plus triste de l'histoire des mouvements dissidents du Japon, surtout quand on sait qu'il n'y eut aucune résistance de la part des membres de l'organisation et qu'aucune arme ou bombe ne fut jamais découverte. Tout ce qui pouvait avoir de la valeur à Ayabe et à Kameoka fut confisqué pour être vendu aux enchères, quinze mille travailleurs furent chargés de dynamiter et de brûler tous les bâtiments de l'Omoto-kyo ; les débris restants furent incendiés et le feu brûla pendant des semaines. Puis, les cendres furent enterrées par des bulldozers. Tout ce qui avait un lien plus ou moins direct avec l'Omoto-kyo fut incendié, brisé ou jeté à la mer. Les chefs de l'Omoto-kyo furent torturés, et des milliers de membres de l'Omoto-kyo perdirent leur emploi.

Pendant ses longues années d'emprisonnement (Onisaburo resta en prison plus de six ans et demi avant d'être finalement jugé en 1942 et convaincu de crime de lèse-majesté - l'accusation d'incitation à la rébellion fut abandonnée -), Onisaburo ne perdit jamais son légendaire sens de l'humour. Il se masturbait ouvertement chaque jour dans sa prison. Lorsque les gardiens lui demandaient ce qu'il était en train de faire, Onisaburo répondait : « Je m'occupe ! » Lorsque les responsables de la prison informèrent sa femme, Sumi, de ce comportement « déplorable », elle se contenta de sourire et dit : « Ça lui ressemble bien » (Onisaburo semble avoir été sujet à d'incontrôlables érections jusqu'à la fin de sa vie ; il lui arrivait même à l'occasion de glisser son membre rigide dans les trous des cloisons de papier pour s'amuser de la frayeur qu'il suscitait parmi ses disciples femmes. Ces dames

lui rendaient quelques fois la pareille, en assénant à ce membre inconvenant un pinçon rageur). Il fut finalement libéré sous caution à soixante-douze ans alors que sa santé commençait à décliner. En 1945, le nouveau gouvernement fit tomber toutes les charges retenues contre Onisaburo et il fut à nouveau un homme libre. Ses défenseurs l'incitèrent à poursuivre le gouvernement afin d'obtenir des dédommagements pour un emprisonnement abusif, mais Onisaburo refusa, affirmant que : « Tout le monde avait souffert pendant cette terrible guerre, et que s'il obtenait une compensation cela serait aux dépens de la population qui croulait déjà sous le poids des impôts et des taxes. » Onisaburo repartit une fois de plus de zéro pour construire une nouvelle communauté utopiste mais le « Saint Gourou » succomba finalement en 1948. La mort restant à jamais le seul obstacle qu'un humain quel qu'il soit ne peut surmonter.

Des dizaines de récits étonnants relatent les faits et gestes de Morihei pendant la période d'avant-guerre. Morihei incitait ses disciples à essayer de le surprendre quand il n'était pas sur ses gardes, leur promettant une autorisation d'enseigner s'ils y parvenaient. Chaque fois qu'un disciple pensait pouvoir tromper la vigilance de Morihei — lorsqu'il somnolait dans un train, lorsqu'il tournait le dos pour être aspergé d'eau, lorsqu'il priait intensément dans un sanctuaire ou même lorsqu'il se trouvait aux toilettes — le maître le fixait soudain du regard en le désarmant d'une attaque verbale : Les dieux viennent juste de me murmurer que tu t'apprêtais à me frapper sur la tête. Tu n'avais pas l'intention de le faire, n'est-ce pas ? »

D'autres fois, les *uchideshi* sortaient en catimini le soir, en prenant toutes les précautions pour ne pas se faire repérer. Malgré tous leurs efforts, Morihei demandait invariablement le lendemain matin : « Alors messieurs, vous vous êtes bien amusés hier soir ? » Plus embarrassant, Morihei pouvait dire à un élève resté au dojo mais qui s'était laissé un peu aller à rêver : « Tu as fait un rêve des plus érotiques la nuit dernière. » Une autre fois, au cours d'une session d'entraînement, Morihei déclara à plusieurs de ses élèves : « Le couple de Coréens qui habite en bas de la rue est en pleine scène de ménage. Allez les séparer avant que quelqu'un ne soit blessé. » Une autre fois à Osaka, Morihei fut averti que Madame Ueshiba était gravement malade. Il décida de prendre le premier train du matin en partance pour Tokyo, mais au milieu de la nuit, il se réveilla et dit à son assistant : « Annule le voyage, le danger est passé. » Un télégramme arriva le matin confirmant qu'il n'y avait plus à s'inquiéter de l'état de santé de Madame Ueshiba.

Un jour, un sculpteur fut mandaté pour réaliser un buste de Morihei. Ce dernier avait le torse particulièrement musclé. Lorsque la sculpture fut achevée, Morihei vérifia le dos et déclara au sculpteur : « Ce muscle et celui-là ne vont pas. » Après un examen plus approfondi, le sculpteur dut admettre qu'il avait raison. Morihei connaissait parfaitement la configuration de son dos même s'il ne pouvait, de toute évidence, le voir.

Aussitôt que Morihei pénétrait dans un dojo, il faisait ses dévotions devant l'autel shinto. Un jour, après avoir salué l'autel d'un dojo, il appela l'instructeur et le réprimanda : « Pourquoi avez-vous négligé de faire vos prières du matin ? Le dieu ici présent se sent seul ! »

L'hypersensibilité de Morihei, bien qu'elle puisse se révéler une ressource inestimable pour un maître d'art martial, entraînait bien des complications dans la vie de tous les jours. Il ne pouvait monter dans certains trains électriques car la puissance du courant lui donnait des maux de tête insupportables. De même ne pouvait-il se baigner

dans une eau qui avait servi à quelqu'un d'autre — ce qui est une pratique courante au Japon — car il percevait le caractère de toutes les personnes qui s'étaient baignées avant lui. Il suffisait qu'un disciple mette un doigt dans l'eau pour en vérifier la température pour que Morihei le sache. L'eau devait être renouvelée à chacun de ses bains. Il ne supportait pas les insectes qui se posaient sur les portes en papier de riz ou les ronflements des élèves, même si ces derniers donnaient à plusieurs chambres de là.

Certaines histoires sont encore plus incroyables. Dans ses mémoires, Gozo Shioda fait le récit détaillé de plusieurs événements miraculeux dont il fut personnellement le témoin. Un jour que Shioda prenait le train avec Morihei et qu'ils montaient l'escalier donnant accès aux quais, un homme trébucha au haut des escaliers et dégringola droit sur eux. Morihei cria et l'homme « se rétablit », reprenant sa position, debout sur ses deux pieds, en haut de l'escalier.

Les militaires venaient souvent au Kobukan pour observer les démonstrations. Un jour, un groupe de tireurs d'élite fit irruption dans le dojo et Morihei, souhaitant les provoquer, leur dit : « Les balles ne peuvent m'atteindre. » Les tireurs offensés demandèrent à Morihei de le prouver. Morihei accepta de signer une décharge, dédouanant les militaires de toute responsabilité. Une rencontre fut organisée sur leur champ de tir. Shioda avait souvent été interpellé par la « magie » de Morihei cette fois-là il se dit que « maître Ueshiba était allé trop loin et qu'il fallait dès maintenant pourvoir aux funérailles. » Madame Ueshiba supplia son mari de renoncer à ses folies, mais Morihei lui dit de ne pas s'inquiéter.

Le jour prévu, Morihei se rendit au champ de tir avec Shioda. Il se plaça comme cible au milieu de la zone de tir, à une vingtaine de mètres du peloton. Les tireurs pointèrent leurs armes et firent feu. Il y eut un bruit terrible, pareil au tonnerre, et plusieurs des tireurs furent balayés. Morihei, totalement indemne, se tenait debout derrière eux. Complètement interloqués, les militaires demandèrent à Morihei de renouveler le miracle. Une nouvelle fois, Morihei se plaça comme cible. Conscient que quelque chose de surnaturel allait se produire, Shioda ne quitta plus des yeux le visage de Morihei. Les fusils partirent, des lumières fusèrent, il entendit un énorme hurlement, les tireurs volèrent dans les airs et Morihei se retrouva une nouvelle fois, sain et sauf, derrière le peloton. Shioda avait été incapable de discerner la moindre chose.

« Bon Dieu, comment avez-vous fait ? » demanda-t-il à Morihei alors qu'ils rentraient au dojo. « Mon destin sur terre n'est pas encore complètement accompli, aussi aucun mal ne peut m'être fait » (un peu plus tard pendant la guerre, lorsque le Japon agonisait sous les bombes américaines, Morihei dit à ses disciples : « Lorsque les bombardements commenceront, restez près de moi et vous ne serez pas blessés. »), répondit Morihei à mots couverts. « Lorsque ma tâche sera achevée, il sera alors temps de partir, pour l'instant je ne risque rien. »

Shioda connaissait un tireur d'élite du nom de Teijiro Sato, un homme excentrique un peu comme Morihei, qui se cachait dans la montagne et vivait de la chasse. Chaque fois que Sato se présentait sur un pas de tir, toutes ses balles faisaient mouche et beaucoup affirmaient également que, dans la montagne, ils ne l'avaient jamais vu manquer sa cible. Quand il fut mis au courant de la confrontation entre Morihei et l'escouade de militaires, il dit à Shioda : « Il lui est peut-être facile d'esquiver les balles de novices qui ont les yeux qui louchent, mais il ne pourra jamais se dérober à ma vue ! » Shioda se trouva bientôt

contraint d'organiser une rencontre entre les deux « sorciers ». Morihei se planta au milieu du dojo ; Sato leva son fusil, le doigt sur la détente. « Arrêtez ! » hurla Morihei. « Vous m'avez eu. Sans avoir tiré de balle, vous avez fait mouche. » Morihei dit plus tard à Shioda : « Sato est un véritable maître. Il est impossible d'échapper à un tireur qui fait feu sans tirer. »

Les *uchideshi* réclamaient souvent à Morihei qu'il leur montre les techniques d'esquive propres aux *ninja* et Morihei finit par céder. Morihei se retrouva bientôt encerclé par ses disciples, tous armés de sabres de bois et de bâtons. « Attaquez ! » leur ordonna-t-il. Ils sentirent un souffle d'air et entendirent Morihei les appeler de l'autre extrémité du hall, à environ dix mètres de là. Lorsqu'ils demandèrent une autre démonstration, Morihei hurla « Voulez-vous ma mort, juste pour vous amuser ? Ma vie se trouve amputée de cinq à dix ans à chaque fois ! »

1941, l'intendant de la maison impériale (Hirohito ne pratiquait pas l'aïki-budo, mais plusieurs membres de la famille impériale s'y étaient initiés) convia Morihei à faire une démonstration d'aïki-budo sur les pelouses du château. La semaine précédant la démonstration, Morihei fut frappé par une gastro-entérite aiguë (avec l'âge, Morihei fut souvent sujet à ce type de maux) ; il vomissait sans discontinuer et était extrêmement déshydraté quand vint le jour de la démonstration. Malgré son état inquiétant, Morihei refusa de remettre l'événement. Lorsqu'ils portèrent Morihei jusqu'au hall et qu'ils l'aidèrent à passer sa tenue d'entraînement, les deux disciples qui l'accompagnaient, Yukawa et Shioda, se demandaient en regardant le visage émacié et pâle comme la mort de leur maître : « Comment pourra-t-il faire une démonstration dans cet état ? Il n'y survivra pas. »

Cependant, dès que Morihei pénétra dans le hall impérial, il se redressa soudain et marcha d'un pas vif jusqu'au milieu de la salle. Yukawa, craignant que son maître ne soit en possession que d'un dixième de son potentiel ordinaire, eut une hésitation au moment de lancer son attaque. Ayant laissé tomber sa garde, Yukawa se retrouva avec un bras fracturé lorsque Morihei le projeta avec sa puissance habituelle. Shioda dut subir toutes les chutes pendant les quarante minutes que dura la démonstration. Shioda raconte : « Tout ce que je me rappelle, c'est le regard enflammé de Morihei, je ne voyais pas son corps et j'avais l'impression d'être enveloppé d'une brume pourpre. » Dès qu'ils quittèrent le grand hall, les trois malheureux s'évanouirent et durent garder le lit pendant le reste de la semaine avant de se rétablir.

Morihei fut également instructeur en chef de budo à l'université de Kenkoku en Mandchoukouo, une institution créée par les Japonais pour entraîner les officiels japonais et chinois devant servir dans ce royaume fantoche fondé par les Japonais en 1932, et dirigé par Pu-i, le « dernier empereur ». L'aïki-budo était une matière obligatoire pour tous les étudiants inscrits à l'université, et Morihei se rendait en Mandchoukouo régulièrement pour y enseigner. Au cours d'une démonstration, Morihei se frotta à Tenryu, un ancien champion de sumo professionnel. Le colossal Tenryu se révéla totalement incapable de bouger le petit Morihei. Quant à ce dernier, il l'immobilisa au sol d'un seul doigt. Par la suite, Tenryu devint l'un des plus fidèles élèves de Morihei.

Le pouvoir de Morihei était réellement ahurissant, mais il restait toujours modeste au regard de ses incroyables exploits. Après la guerre, quelques jeunes élèves lui demandèrent, « Maître, n'avez-vous jamais connu la défaite ? » Morihei répondit

:

« Oui, j'ai fait l'expérience de la défaite à plusieurs reprises par manque de vigilance et une attitude inadaptée. Un jour que je voyageais avec mon ancien professeur, Sokaku Takeda, courant derrière lui en portant ses bagages, je faillis entrer en collision avec une vieille femme qui croisa tout à coup mon chemin. Je l'évitai de justesse, mais du point de vue du budo, c'était une défaite car je n'avais pas prêté assez d'attention à mon environnement. Une autre fois, tandis que je dirigeais un cours et que je présentais un mouvement de base à l'un de mes élèves, il me saisit soudain et tenta de me projeter. Je réussis à contrer la projection au dernier moment, mais j'avais momentanément baissé ma garde. J'appris ce jour-là que je devais toujours rester sur mes gardes, même en présence de mes disciples. A une autre occasion, je fus défié par un champion de sumo qui ne portait que son *mawashi* (ceinture composée d'une longue bande d'étoffe roulée autour de la taille). Son corps était tellement ruisselant de sueur que je ne pouvais pas le tenir suffisamment longtemps pour réussir à l'immobiliser. Je réussis finalement à l'amener au sol et à le contrôler ; cette expérience me fit apprendre la technique que les anciens maîtres d'arts martiaux appelaient "la capture de l'anguille gluante". »

Un jour, alors que je dirigeais un séminaire à l'académie de police, je blessai un des participants qui résistait furieusement. Cela lui servit peut-être de leçon, selon l'ancien adage, mais quant à moi, je décidai d'améliorer ma technique pour ne plus blesser mes partenaires à l'avenir, car personne n'est supposé se blesser en pratiquant l'aïkido. Tous ces échecs m'ont aidé à développer et à parfaire mon art. »

Le 30 avril 1940, le Kobukan obtint du Ministère de la Santé le statut de fondation (son premier président fut l'amiral TAKESHITA Isamu).

En 1941, Morihei devint membre du prestigieux comité pour la promotion du budo, placé sous la direction du Premier ministre.

L'entrée en guerre du Japon contre la Chine en 1937, puis contre les Etats-Unis en 1941, fut un réel sujet d'affliction pour Morihei. Lorsqu'il était soldat, pendant la guerre russo-japonaise, les militaires japonais s'étaient conduits aussi bien qu'il était possible à des hommes de guerre, et l'armée japonaise avait été donnée en exemple par la Croix Rouge internationale pour la correction du traitement infligé aux civils et aux prisonniers de guerre. Mais, avec le temps, le nationalisme aveugle et le mépris raciste pour les autres peuples transformèrent de nombreux militaires en brutes féroces, sans merci pour les plus faibles. Morihei avait pleinement conscience de la contradiction entre sa certitude que le budo était la voie de l'amour qui nourrissait et préservait la vie et les destructions massives et les innombrables morts engendrées par la guerre. Morihei disait à ses élèves : « Même pendant la guerre, il faut éviter autant que possible de prendre la vie à un autre être humain. Tuer demeure à jamais un péché. Donnez à votre adversaire toutes les chances de faire la paix. » Son message tombait malheureusement le plus souvent dans l'oreille de sourds et il se plaignit un jour à son fils, Kisshomaru : « L'armée est dirigée par une bande de fous imprudents, ignorant la diplomatie et les idées religieuses, qui massacrent sans discernement des citoyens innocents et détruisent tout sur leur passage. Ils agissent en totale contradiction avec la volonté des dieux et leur fin sera sans nul doute lamentable. Le vrai budo nourrit la vie et favorise la paix, l'amour et le respect ; il n'appelle pas à passer le monde par les armes. » Plus tard, Morihei confiait souvent à ses disciples combien il lui avait été

douloureux, pendant la guerre, d'enseigner le budo à des militaires qui n'en voulaient connaître que les fins destructrices. Après la guerre, Morihei affirma lors d'une interview que : « Dans les temps anciens, le budo servait à détruire — attaquer les autres pour leur prendre terres et possessions. Le Japon avait perdu la guerre car il avait choisi cette voie démoniaque et destructrice. A partir d'aujourd'hui, le budo ne devait plus servir qu'à des fins constructives. »

Il apparaît maintenant, à la lumière de certains faits, que Morihei ait vaillamment œuvré dans les coulisses pour prévenir la guerre avec Etats-Unis et pour restaurer la paix avec la Chine — hélas sans grand résultat. A la déclaration de la guerre, l'Aïki-Budo est intégré à un organisme gouvernemental, le Butokukai. Affaibli moralement par le carnage, Morihei, prétextant une santé déclinante, se démit de toutes ses fonctions, chargea monsieur HIRAI Minoru de le représenter, confia la direction du dojo de Tokyo à son fils, Kisshomaru, et à un jeune instructeur, le futur Maître OSAWA, et s'installa, à l'automne de l'année 1942, dans une petite ferme située à Iwama, à environ cinquante kilomètres au nord de Tokyo. A la fin de sa vie, Morihei affirmait que son brusque départ pour Iwama lui avait été ordonné par les dieux. Une voix intérieure lui avait dit: « Pars à la campagne, construis un sanctuaire dédié au Grand Esprit de l'Aïki, et prépare-toi à devenir la lumière qui guidera le nouveau Japon. »

Morihei n'avait jamais beaucoup aimé la vie citadine, et il avait commencé à acquérir des terres à Iwama dès 1935 dans l'espoir de fonder un jour un dojo-ferme au cœur de la campagne. Vers 1942, la propriété de Morihei couvrait environ soixante-dix acres, ce qui peut être considéré comme un lot de bonne taille dans un Japon étriqué. Il n'existait aucun bâtiment convenable sur la propriété, aussi Morihei décida-t-il d'acheter un appentis de ferme qu'il fit modifier en une petite maison toute simple.

Les visiteurs venant de Tokyo étaient profondément choqués de voir Morihei et sa femme, qui peu de temps auparavant avaient été littéralement et physiquement au cœur des choses, vivre dans des conditions aussi spartiates. Morihei et sa femme, quant à eux, étaient parfaitement heureux d'être de retour au sein de Mère nature.

Morihei avait toujours aimé les travaux de la ferme. Dans les champs d'Iwama, il cultivait le riz, les pommes de terre, le sarrasin, l'orge, le soja, l'arachide et différents légumes et sa terre, bien que le sol y soit pauvre, se révéla rapidement plus productive que celle des fermes environnantes. Il aimait le labeur honnête des travaux de ferme et ses jeunes élèves l'entendaient souvent dire : « L'entraînement du budo est beaucoup moins dur que le travail à la ferme ! »

Au début, les villageois d'Iwama furent relativement soupçonneux à l'encontre du « petit homme bizarre qui vivait dans les bois. » Lorsque Morihei récitait ses prières shinto du matin, sa voix haut perchée et un peu surnaturelle pouvait porter à plus d'un kilomètre. Lorsqu'il s'entraînait à l'extérieur, la puissance de ses cris pouvait arrêter un oiseau en vol. Un jour qu'il participait à une cérémonie dans un temple bouddhiste, il se joignit à la congrégation pour chanter le *sutra* du cœur. Bien que Morihei chantât alors d'une voix normale, le prêtre eut l'impression que les sons qui sortaient de la bouche de Morihei se brisaient violemment sur son dos.

Pendant le reste des années de guerre, Morihei se remit lentement — son mal dura le temps que dura la maladie de son pays — et il se consacra à la construction du sanctuaire

de l'aïki à Iwama (Aïki Jinja, aujourd'hui classé monument historique) et d'un dojo de plein air (Aïki Dojo). En 1944, la décoration intérieure du sanctuaire est terminée, quarante trois dieux et déesses tutélaires de l'Aïkido le protègent.

C'est en 1942 que Morihei décida de donner à son art le nom d'aïkido, « la voie de l'harmonie ». La guerre connut une fin tragique le 15 août 1945, avec des millions de morts, tant parmi les soldats que parmi les civils, avec des milliers de malades ou d'estropiés, avec toutes les principales villes (à l'exception de Kyoto) en ruines. Morihei dit un jour à ses disciples :

« La guerre prit fin, je me sentis mourir, comme en transe. Une vierge céleste m'apparut, entourée de flammes. Je me dirigeai vers la lumière, mais un moine bouddhiste fit soudain irruption devant moi et me dit, « il n'est pas temps pour vous de partir. Vous avez une mission à accomplir sur terre ». » Morihei retrouva la santé et fut l'un des rares Japonais à voir l'avenir avec optimisme. « Ne vous inquiétez pas », disait-il pour consoler ses disciples découragés. « Au lieu de faire la guerre sans discernement, nous allons maintenant construire la paix, l'unique dessein de l'aïkido. Nous nous entraînerons pour prévenir la guerre, pour abolir les armes nucléaires, pour protéger l'environnement et servir la société des hommes. »

L'aïkido fut introduit relativement lentement dans le reste du monde. Bien que le dojo de Tokyo ait survécu par miracle aux raids aériens (grâce, entre autres, aux efforts héroïques du fils de Morihei, Kisshomaru, qui devait constamment combattre les flammes qui menaçaient d'engloutir le bâtiment), trente familles du voisinage (environ cent personnes), qui avaient été chassées de leurs maisons par les bombardements, squattaient les lieux. Et quand bien même le dojo aurait été en état de fonctionner, les autorités d'occupation américaines interdisaient, de fait, la pratique de tous les arts martiaux, ce qui rendait difficile tout entraînement sinon clandestin. Morihei et quelques disciples continuaient, néanmoins, à travailler tranquillement à Iwama malgré l'interdiction. Le dojo manquait de tatamis et la lumière était souvent coupée du fait de la pénurie d'énergie. L'un des élèves se rappelle que : « Lorsque la lumière s'éteignait et que le dojo devenait noir comme un four, les yeux de braise de Morihei étaient la seule chose encore visible. »

En 1948, les autorités d'occupation et le ministère japonais de l'éducation donnèrent leur accord à la création d'une fondation pour la promotion de l'aïkido, « un art martial ayant pour vocation d'encourager la paix et la justice à l'échelon international, » et en 1949, le dojo de Tokyo fut officiellement rouvert (il fallut attendre 1955, pour que les derniers squatters soient relogés et libèrent le Hombu Dojo, quartier général de l'Aïkido). Dès 1954, O'sensei recommence à y enseigner régulièrement.

Le 14 mai 1954, Maître UESHIBA fut honoré de la médaille d'honneur avec ruban violet du « Shijuhosho » par l'Empereur Hiro Hito (récompense suprême décernée à seulement quatre autres Maîtres d'arts martiaux : Yosaburo UNO – 10ème Dan de Kyudo, Kyuzo MIFUNE, Kinnosuke OGAWA et Seji MOSHIDA – Kendo)

Au début, les pratiquants se firent rares. Le système de transport public avait été détruit par la guerre, et il fallut un certain temps pour le reconstruire. De plus la pénurie de nourriture n'incitait pas les gens à dépenser le peu d'énergie qui leur restait à courir partout. Tous devaient travailler dur, du matin au soir, pour survivre. Kisshomaru, le fils de Morihei, ne tarda pas à travailler à l'extérieur pour une société immobilière au grand

désespoir de son père — « Pourquoi travailles-tu pour cette bande de capitalistes cupides et de spéculateurs sans scrupule ? » Lorsque la situation économique s'améliora, les disciples qui avaient suivi Morihei avant la guerre, reprirent l'entraînement et de nouveaux pratiquants arrivèrent au dojo, Kisshomaru put reprendre son poste à plein temps auprès de son père et des dojos satellites furent bientôt ouverts dans tout le Japon et dans les principales universités. La première démonstration publique d'aïkido eut lieu en septembre 1956. Celle-ci dura 5 jours sur le toit du grand magasin Takashimaya. C'est à cette époque que des étrangers commencèrent à pratiquer sérieusement l'aïkido et que notre art se répandit sur les autres continents.

Quelques étrangers, principalement des Italiens et des Allemands, ainsi que plusieurs catcheurs professionnels américains, avaient pratiqué l'aïkibudo d'avant guerre et certains s'étaient entraînés à l'université de Kenkoku en Mandchoukouo, mais l'afflux massif d'élèves étrangers ne commença qu'en 1960. La tension était forte entre les élèves japonais et les pratiquants étrangers, ce qui n'est guère surprenant si l'on considère le dénouement de la guerre et les différences culturelles. Morihei, cependant, restait très ouvert aux étrangers et en accepta même, malgré les objections des *uchideshi* japonais, quelques-uns comme élèves personnels. Un des élèves étrangers de l'époque se rappelle : « Lorsque Morihei était présent, il illuminait la place, et le dojo semblait irradié de lumière, s'il était absent quelque temps, pour voyager ou demeurer à Iwama, l'endroit était sinistre. »

Comparé à la période d'avant-guerre, riche en drames et en événements exceptionnels, l'après-guerre ne fut pas marqué par de grands bouleversements dans la vie de Morihei. Il confia l'administration de la Fondation et du Hombu Dojo à Kisshomaru et à ses plus anciens disciples et se consacra exclusivement à son art, perfectionnant et affinant les techniques de son aïkido.

Contrairement à l'activité frénétique qui avait caractérisé ses années de jeunesse et sa vie pendant toute sa maturité, les dernières années de la vie Morihei furent celles de la recherche d'une paix intérieure et d'une profonde spiritualité. Après la guerre, les journées de Morihei étaient rythmées par les entraînements, la prière et la méditation, l'étude des textes religieux, le travail à la ferme et la calligraphie. Il dit un jour :

« Ma réclusion à Iwama et le fait que je me sois dégagé des affaires du monde, m'ont permis d'atteindre un sens plus profond de ce qui nous unit à la nature. Je me lève chaque matin à quatre heures, je me purifie, puis je sors pour saluer le soleil qui se lève. Je m'unis au cosmos au travers de l'aïki et communique avec tous les êtres — j'ai l'impression de ne plus faire qu'un avec l'univers, m'emplissant de tous les phénomènes. Debout devant l'autel du ciel et de la terre, je suis en parfaite harmonie avec le Divin. Puis je salue dans les quatre directions, et me tourne vers la prière et la méditation devant le sanctuaire de l'aïki pendant encore une heure, une heure et demi. »

Au cours des dernières années de sa vie, Morihei dirigea moins d'entraînement (deux par jours en moyenne), préférant transmettre son enseignement au travers d'exemples et en faisant part de ses inspirations. Lorsqu'il assurait un entraînement, il insistait sur la signification spirituelle de l'aïkido. Lorsque les élèves lui demandaient : « Comment s'appelle cette technique ? » Morihei répondait : « Trouvez-lui un nom, le plus poétique possible. » S'ils insistaient « Pouvez-vous nous montrer ce déplacement encore une fois ? » Il leur disait : « Le secret de l'aïkido ne réside pas dans la manière de déplacer

ses pieds, mais dans la manière de faire bouger son esprit. Je ne vous enseigne pas des techniques d'art martial, je vous enseigne la non-violence. » Les discours de Morihei occupaient au moins la moitié, si ce n'est plus, de la session d'entraînement. Un jour, un jeune élève qui s'impatiait de voir Morihei philosopher sans fin, eut la témérité de suggérer : « Sensei, le moment n'est-il pas venu de pratiquer quelques techniques ? » Morihei explosa devant tant d'impudence et sa colère se déchaîna sur le dojo. Il fallut beaucoup de patience, maintes excuses et de longues plaidoiries pour convaincre Morihei de reprendre ses cours au dojo. Morihei, dès lors, rappela souvent aux élèves : « Je suis votre guide. Ecoutez attentivement ce que je vous dis et vous pourrez ensuite pratiquer l'aïkido par vous-même. »

Morihei partageait son temps entre Iwama et le Hombu Dojo de Tokyo avec de fréquents voyages dans tout le Japon. Au cours de ses voyages, Morihei mettait cruellement à l'épreuve l'amour-propre et la patience des disciples qui l'accompagnaient. Il insistait pour arriver à la gare une bonne heure avant le départ du train mais ses disciples essayaient quelques fois d'être plus malins que lui en retardant d'une heure la pendule du dojo. Son compagnon de voyage, chargé de tous les bagages, devait acheter les billets, les composer et ne jamais perdre de vue un Morihei toujours alerte (Morihei ne se heurtait jamais à quiconque, même dans une foule dense, ce qui rendait la tâche encore plus difficile à des élèves moins agiles qui tentaient de le rattraper), qui faisait de son mieux pour semer son compagnon — jouant en quelque sorte à un cache-cache sur le mode martial. Quelques fois, Morihei faussait compagnie à son disciple et au comité d'accueil venu l'attendre à l'arrivée du train, prenait un taxi en demandant au chauffeur éberlué de le conduire à « la démonstration d'aïkido » sans pouvoir lui donner ni le lieu ni l'adresse, ce que Morihei ignorait d'ailleurs. Pire encore, Morihei pouvait monter dans un train, déclarer soudain que quelque chose n'allait pas et sauter du train juste au moment du départ, annulant par là même la manifestation prévue ce jour-là.

Lorsque le voyage se faisait en voiture et que d'aventure le conducteur se trouvait contraint à freiner brusquement pour une raison ou une autre, Morihei, tout en rattrapant les bagages qui tombaient, se faisait un plaisir de le morigéner pour son manque de vigilance. Un jour, la voiture de Morihei entra en collision avec un autre véhicule. Au moment de l'impact, Morihei hurla et la voiture fit un tonneau puis se remit sur ses quatre pneus sans qu'aucun des passagers ne soit blessé.

Malgré les contraintes et toute la tension qu'impliquait le rôle de compagnon de voyage de Morihei — un jour à servir Morihei était plus dur qu'un mois d'entraînement intensif — les disciples se disputaient l'honneur d'accompagner leur maître. Tous tombaient d'accord que l'expérience — porter les lourds bagages, masser les jambes de Morihei pendant le voyage, préparer son bain à la bonne température, dormir à la porte de sa chambre afin de pouvoir l'accompagner aux toilettes pendant la nuit et le ramener sain et sauf — était le test suprême qui leur permettait de savoir s'ils seraient un jour capables d'aller au même pas que leur maître. Un des disciples perdait cinq à sept kilos à chaque voyage, un autre plaisantait en disant que son poids avait diminué dès qu'il avait entendu que Morihei arrivait. Un autre racontait : « La nuit qui précédait la visite du maître, il m'apparaissait toujours en rêve pour me projeter au travers du dojo. » En 1961, Morihei se rendit pour la première et la dernière fois sur le territoire des Etats-Unis pour effectuer un circuit de quarante jours à Hawaii, où il participe à l'inauguration de l'Aïkikai de Honolulu (il enseigne à des élèves comme TAKAHASHI Sensei). Là encore, le récit du voyage est émaillé d'aventures étonnantes. Un pratiquant d'aïkido moitié japonais, moitié américain

qui était assis sur le côté pour observer Morihei exécuter des techniques d'esquive sur des attaques au sabre, se dit en lui-même :

« L'attaquant ne fait que des coupes directes, il est facile, surtout pour le Maître, de les esquiver. » « Si c'était moi, je piquerais pour le clouer sur place à coup sûr. » La session d'entraînement prit fin et avant que Morihei ne quitte le dojo, il se dirigea vers le pratiquant et lui dit en souriant :

« Cela ne marcherait pas non plus. »

Morihei fit l'objet de deux documentaires tournés pour la télévision. En 1958, il apparaît dans un reportage sur la chaîne NTV, pour l'émission américaine, « *Rendezvous with Adventure* » (rendez-vous avec l'aventure), et en 1961, dans un film *King of Aikido* » (le roi de l'aïkido) diffusé à la télévision japonaise. Morihei fut couvert d'honneurs pendant les dernières années de sa vie par des organisations japonaises, mais aussi étrangères et il fut décoré par l'Empereur en 1964 de l'Ordre du soleil levant, 4ème classe, en tant que créateur de l'Aïkido. Un nouveau dojo, dix fois plus grand que l'ancien Hombu Dojo, fut construit en 1967. Le 12 janvier 1968, au cours de la cérémonie d'ouverture du nouveau Hombu Dojo, une construction moderne à quatre étages où il donna une conférence sur « l'Essence de l'Aïkido ». Mais, une chose agaça profondément Morihei dans le nouveau dojo : le téléphone qui sonnait et interrompait ses prières. Il apparaissait alors furieux dans le dojo en hurlant contre ces insupportables instruments des temps modernes. Le soir, néanmoins, Morihei aimait à regarder des tournois de sumos et des films de samouraïs avec ses petits-enfants sur « l'instrument des temps modernes » qu'était la télévision. Il fera une avant-dernière démonstration publique, en automne 1968, au grand Hall des Arts Martiaux à Tokyo.

En mars 1968, Morihei, eut une attaque. Conscient que la fin était proche — « Les dieux m'appellent ». Il fut ensuite hospitalisé et les examens révélèrent un cancer du foie. Morihei refusa toute intervention chirurgicale et demanda à rentrer au Hombu Dojo.

Le 15 janvier 1969, et malgré la maladie, O'Sensei fait une dernière démonstration de sa création pour la célébration du Kagami Biraki.

Même jusque sur son lit de mort, Morihei demeura un guerrier invincible. Peu avant de mourir, alors qu'il se levait pour se rendre aux toilettes, quatre de ses disciples se précipitèrent pour l'aider, Morihei secoua légèrement les épaules et tous quatre volèrent au travers du jardin. Une autre fois, il disparut et ses disciples finirent par le découvrir dans le dojo en train de donner des conseils à un groupe d'enfants : « Il faut faire comme ça ! Il faut faire comme ça ! »

A quelques jours de la fin, Morihei déclara à un visiteur : « Je flotte parmi les nuages, sur le dos d'un cheval ailé, et je regarde au-dessous de moi notre terre dans toute sa magnificence. » Morihei mourut paisiblement, à l'âge de quatre-vingt-six ans, au petit matin du 26 avril 1969 à Tokyo, après une longue maladie dont la plupart des élèves n'avaient même pas soupçonné l'existence, et qui durait pourtant depuis dix ans. Ses dernières paroles furent : « L'aïkido appartient au monde entier. »

Ses cendres reposent à Kozanji, dans le cimetière du temple de la famille UESHIBA, situé

dans la ville de Tanabe. C'est son fils Kisshomaru qui est devenu Doshu (Maître de la Voie). A sa disparition, le 4 janvier 1999, son fils, Moriteru fut appelé à prendre sa succession. Aujourd'hui, plusieurs dizaines de milliers de personnes disent « suivre la voie de l'Aïki » à travers le monde.